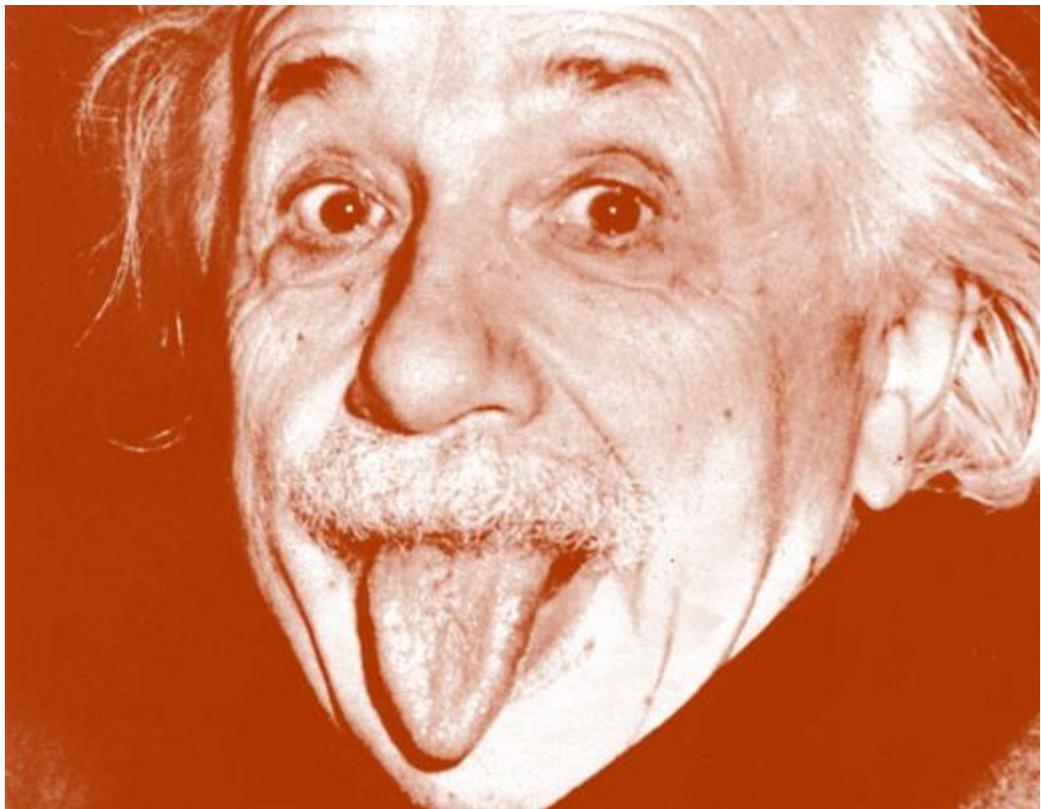


LE LANGAGE ET LA PENSEE FONT LA SUPERVISION



Année
2016-
2017

Par Pedro ENRIQUEZ RIVERA

Monographie pour la certification de superviseur
d'équipes de travailleurs sociaux, XXVIème promotion, Institut
Européen Psychanalyse et Travail Social, Montpellier

TABLE DES MATIERES

LES PREMIERS MOTS (PREAMBULE).....	3
LE PASSEUR.....	7
INTRODUCTION.....	8
PROBLEMATIQUE ET ENIGME.....	9
IL ETAIT UNE FOIS UN JEUNE ALBERT... ..	9
IL ETAIT UNE FOIS LE JEUNE PEDRO.....	12
RETOUR AU PRESENT ET AU RECIT.....	20
ALLONS VERS LA THEORIE.....	25
ALLONS VERS LA SUPERVISION ET LE SUPERVISEUR.....	30
ALLONS VERS LA CONCLUSION.....	40
BIBLIOGRAPHIE-FILMOGRAPHIE	42

LES PREMIERS MOTS (PREAMBULE)...

Observer, écouter, entendre, comprendre, analyser, comparer, relier, interpréter, autant de verbes qui permettent un travail de supervision. Fonctionnement psychique très spécifique où le sujet-superviseur ne se limite pas à son historicité et son savoir particulier. Il reste pendant le temps de la supervision comme une énorme porte ouverte qui peut mener vers différents labyrinthes. Des ensembles de prises de parole, des sensations - sentiments et ressentiments- distinctes, des hypothèses complexes ou simplistes, des versions et énonciations singulièrement dévoilées, des constructions d'interactions surprenantes, des choix de récits profondément subjectifs. Autant de composantes d'un puzzle fantasmatique issu d'un groupe d'alliances inconscientes et d'expériences professionnelles.

« *Je pense donc je suis...donc je doute* », comme l'avait dit René Descartes en définissant la pensée humaine. *Et de quel côté se trouve la vérité...ou plutôt disons, pour être plus prudents : « la probabilité la plus grande » ?* Tel que l'a exprimé Stefan Zweig, écrivain et penseur, tout comme le philosophe cité auparavant. Le travail de supervision dans le social (*a contrario* des supervisions dans d'autres domaines d'activités) exige de nous-mêmes des caractéristiques et capacités particulières : pouvoir intégrer une institution et un groupe d'individualités tout en conservant une position d'extériorisation, avoir un empirisme dans le travail social, posséder des connaissances et des savoirs, savoir parler simplement et savoir transmettre des concepts théoriques.

Personnellement, après un certain nombre d'années où j'ai passé du temps à militer politiquement, puis ensuite à travailler dans différents domaines, je me suis posé la question suivante : quel métier pourrais-tu exercer afin d'aider et accompagner des gens en difficulté ? L'année 1986, après être rentré d'un séjour de quelques mois au Chili – séjour dangereux car la dictature fasciste persistait au pouvoir – j'ai décidé d'entamer une formation de travailleur social. J'ai commencé alors à découvrir ce qui fait les fondements et les sens réels des modalités d'intervention des professionnels.

Plusieurs expériences différentes comporte mon curriculum vitae, les exposer me semble important car elles représentent une réalité digérée dans ma conscience qui révèle le

fonctionnement de ma pointe d'iceberg. Dès mon entrée en formation à l'Institut Régional de Formation aux Fonctions Éducatives (I.R.F.F.E.) de la ville d'Amiens, ex-capitale de la Région de Picardie, j'ai commencé par travailler dans un C.H.R.S. (Centre d'Hébergement et Réinsertion Sociale) où j'ai pu faire succéder plusieurs fonctions pendant cinq années : stagiaire, veilleur de nuit, animateur...et éducateur spécialisé. Accueillies *a minima* pendant six mois, j'ai rencontré des dizaines de familles en grandes difficultés sociales – expulsion de leur logement, chômage, séparation, maladies physique ou psychique, vie marginale...-. Une équipe d'une petite dizaine de personnes fonctionnait en permanence. Éducateurs, assistante sociale, animateurs, psychologue, veilleurs de nuit, femme de ménage et un chef de service. Chaque situation familiale impliquait la construction d'un projet d'aide et d'accompagnement différent. Un premier entretien qui durait parfois une demi-journée était mené par deux membres de l'équipe afin de permettre aux membres de chaque famille d'exposer leur histoire et leurs difficultés. On finissait par déterminer au moins deux à trois objectifs à atteindre au cours du séjour. Les demandes de relogement démarraient au plus vite car les périodes d'attente étaient longues. Certaines familles ayant dû parfois dépasser une année de séjour dans le C.H.R.S. étant donné un déficit en matière de logements sociaux.

L'année 1993, soucieux d'entamer une nouvelle expérience professionnelle, j'ai eu la chance d'être contacté pour remplacer un éducateur qui travaillait auprès du Tribunal de Grande Instance (T.G.I.) d'Amiens. Un service de contrôle judiciaire socio-éducatif où les actions d'aide et d'accompagnement concernaient des personnes adultes mises en examen pour des délits ou des crimes. N'ayant pas été mises en détention provisoire (loi du contrôle judiciaire), elles avaient l'obligation de rencontrer régulièrement un contrôleur judiciaire. C'était l'une des fonctions que j'avais, me retrouvant parfois avec une centaine de contrôlés avec qui j'avais des entretiens hebdomadaires, bis-hebdomadaires ou mensuels. J'avais également d'autres fonctions : enquêteur de personnalité, médiateur pénal et enquêteur social (détenus en garde à vue). Certains week-ends, je devais aussi être de permanence pour tout contact émanant des procureurs. Nous étions deux intervenants, aidés en supervision par un psychanalyste que nous rencontrions toutes les semaines. En lien direct avec les juges d'instruction et les procureurs, on définissait jadis un contrôleur judiciaire comme « le bras droit du juge ». Un travail de grande profondeur en termes d'humanité, où les rencontres avaient une définition vitale pour les sujets. Reconnaissance et prise de conscience d'un passage à l'acte, compréhension et acceptation de la condamnation à venir, demande de pardon à l'égard des victimes, recherche d'une nouvelle

vie sociale...Nos entretiens avaient une dimension psychosociale, éthique, revivifiante, structurante et constructive. Connaître l'histoire de chaque sujet et l'aider ensuite à prendre conscience de son propre vécu, l'aider à comprendre les fondements réels de son passage à l'acte, le relancer dans les valeurs d'éthique sociale et l'aider à modifier son comportement asocial-déviant. Je leur expliquais souvent qu'un délinquant est par définition une personne qui n'a pas réussi à avoir une place dans la société.

Après un conflit avec mon employeur (grande association départementale) qui a duré pendant deux années, j'ai dû renoncer au travail que je réalisais auprès du Tribunal. Malgré les jugements positifs à mon égard de l'inspection du travail et du Tribunal des Prud'hommes, mon employeur restait sur sa position. Sans l'exprimer officiellement, on me reprochait d'agir politiquement dans l'espace public. Président d'une organisation antifasciste de la ville d'Amiens (Ras L'Front), j'étais celui qui apparaissait publiquement et qui s'exprimait médiatiquement. Mon employeur a considéré que je n'avais pas à le faire. Ce conflit a eu comme principale conséquence ma marginalisation du champ social professionnel où je n'ai plus pu retrouver une place. Pour éviter de sombrer dans le désespoir, j'ai pris comme décision de passer une période au Chili. Arrivé à Santiago, j'avais un premier emploi après deux semaines. Ayant expérimenté deux activités comme vendeur de livres, j'ai eu la chance d'être recruté par le Ministère de la Justice. Et pendant quelques mois, j'étais directeur dans un service qui prenait en charge des personnes condamnées mais qui restaient en liberté. J'avais réussi à prendre une fonction qui donnait une suite au travail que j'avais eu au Tribunal d'Amiens. L'un des souvenirs que je conserve a consisté dans une interview que j'ai eu avec un journaliste chilien. Un débat public et gouvernemental avait lieu depuis quelque temps. Le Chili post-dictatorial faisant partie des pays où existait encore la peine de mort. Le journaliste cherchait un fonctionnaire public du Ministère de la Justice afin que celui-ci prenne une position à cet égard. Mes collègues et autres fonctionnaires refusaient de s'exprimer car ils craignaient des conséquences. J'ai accepté et exprimé la nécessité pour un pays se définissant comme démocratique d'abolir la peine de mort. Arguments historiques et philosophiques pour expliquer les raisons. Quelque temps après, le gouvernement pris la décision de l'abolition. Je me suis dit que j'avais eu raison d'exprimer publiquement ma position.

A la suite de ces expériences (et de retour en France), j'ai repris une année où j'ai aidé et accompagné des familles mono-parentales qu'il fallait protéger car le plus souvent ayant vécu

des conflits et violences avant de quitter leurs maris ou compagnons. Interventions visant davantage à permettre à ces familles de reconstruire leur vie et construire un nouveau projet d'avenir. En binôme avec une psychologue, nous passions beaucoup de temps à échanger et communiquer quotidiennement. Peu à peu, exprimant leur tension émotionnelle et les douleurs du passé, chaque mère de famille parvenait à évacuer sa souffrance. C'était à la ville de Creil, dans l'Oise.

Dernière situation professionnelle, et d'une plus longue durée (pendant dix années), j'ai participé à la construction d'une équipe dans un projet de prévention spécialisée. Nous avions comme mission d'intervenir dans les quartiers populaires de la ville de Beauvais afin de nous faire connaître et de créer des liens sociaux avec les habitants. Dimension créative dans la mesure où il n'y avait pratiquement aucune activité permettant aux habitants d'avoir une vie en société. Il s'agissait dans un premier temps de déambuler quotidiennement dans les quartiers et de se faire connaître par les habitants. Sans se sentir obligés de se présenter professionnellement, cherchant surtout à créer un lien de confiance et, selon les personnes, leur proposer de les aider, les accompagner dans des démarches, leur proposer des sorties et des activités diverses en termes d'épanouissement social. Un nombre considérable d'actions participatives a pu être réalisé : fêtes de quartier, réunions familiales, activités sportives et de loisirs, groupes culinaires, ateliers de théâtre, sorties et voyages hors de la ville, séances de cinéma, activités culturelles...Des suivis et accompagnements individualisés avaient lieu également, le plus souvent en relation à la scolarité, la formation, la recherche d'emploi et la santé.

Est-il nécessaire de raconter autant et ainsi sa propre expérience professionnelle ? Cela me semble important car explicatif d'un mode de fonctionnement et de sa propre structuration psychologique. L'empirisme peut être conçu comme le principal moteur permettant de continuer à avancer sur le chemin du travail social. Pour chercher à atteindre la spirale de la supervision, je pense qu'il vaut mieux accumuler et conserver en mémoire un nombre significatif de visions sociales. De strate en strate, on peut parvenir à une hauteur qui permet d'avoir un regard plus développé. Rester uniquement dans la théorie n'est pas suffisant, pour parvenir à une praxis d'action sociale, il faut s'appuyer sur ce qui a été fait. Le savoir ne s'appuie pas exclusivement sur ce que l'on apprend, il devient possible en sortant de ce qui a été vécu, senti-ressenti, expérimenté et conçu.

LE PASSEUR

*Ils erraient
ils ne savaient où passer leur soirée
et j'ai ouvert la porte de leur dernière demeure
C'étaient de malheureux vivants à qui j'ai fait la charité*

*Je suis passeur de mon métier
trépasser si vous préférez*

*Pour eux le temps c'était de l'argent
mon salaire ils l'avaient en poche
à ne plus savoir qu' en faire
Ils erraient dans une triste foire
aucun vrai manège ne tournait
Horloger de la dernière heure
-leur première n'était pas meilleure-
je leur réglai leur compte
de minutes et d'années*

*Pour eux c'étaient de petites sommes
à la caisse d'épargne du malheur
parcimonieusement entassées
Pour moi c'était argent meilleur
Pour eux c'était fausse monnaie*

*Je suis passeur de mon métier
trépasser si vous préférez*

*Leur goût du pain était passé
Leur avenir était terminé
les petits chats noyés dans la rivière
Qui jamais leur a demandé
leurs dernières volontés*

*Je suis passeur de mon métier
trépasser si vous préférez.*

(HISTOIRES, Jacques Prévert)

INTRODUCTION...

Exerçant comme éducateur de rue à la ville de Beauvais, il m'arrivait régulièrement de faire acte de présence devant des collèves. C'était au moment des fins de journée et deux à trois jours par semaine. Un nombre considérable de collégiens savaient que des éducateurs étaient là, et qu'ils pouvaient aller les rencontrer en cas de besoin. Certains ayant participé à des activités réalisées dans leur établissement (ateliers de théâtre-forum et cercles de philosophie) nous souriaient et nous saluaient en passant. Parfois sollicité par certains qui exprimaient souvent une nécessité d'aide concernant un conflit avec des camarades. L'intervention se faisait alors en termes de médiation pour les aider à reconstruire leurs relations. Il arrivait de temps à autre une situation de violence où des collégiens cherchaient à se battre. J'intervenais alors directement pour empêcher les bagarres en m'interposant physiquement et les amenant à prendre la parole. Il m'est arrivé de me souvenir d'un vieux film (« Graine de Violence ») où avaient joué comme principaux acteurs Glenn Ford et Sydney Poitier. Scénario décrivant des crises d'une extrême violence entre des jeunes et entraînant une crainte globale dans leur entourage. Haine et jalousie s'entremêlaient certaines fois au racisme et classicisme.

Un nombre considérable d'interventions dans ce champ scolaire a fait que souvent nous étions contactés par des collèves pour pouvoir nous occuper de certains jeunes. La plupart du temps, il s'agissait de les prendre en charge et de les aider à dépasser des comportements qui posaient problème : absentéisme, désobéissance, actes coléreux, refus d'apprentissage. C'est justement dans ce contexte professionnel que j'ai eu à rencontrer une situation individuelle extraordinaire. Un coup de fil rapide venait d'avoir lieu auprès du secrétariat de notre équipe et l'énoncé a fait réagir tous mes collègues : « ...pourriez-vous prendre en charge un petit jeune surdoué...incapable d'avoir une bonne relation au collève... ». Réunis à plusieurs, on a échangé sur ce cas pour voir qui pourrait le prendre en charge. J'ai pu constater très rapidement que personne ne voulait s'en occuper car il y avait la crainte de ne pas pouvoir le faire. Comme j'étais le plus ancien des éducateurs, je me suis dit que ce serait une nouvelle expérience et que j'aurai la chance de rencontrer un jeune surdoué. Cela ne s'était jamais produit auparavant. Je finis par me proposer pour être l'accompagnateur et donner ainsi une réponse positive au collève.

PROBLEMATIQUE ET ENIGME...

IL ETAIT UNE FOIS UN JEUNE ALBERT...

J'ai décidé de l'appeler Albert. J'apprends avant de le rencontrer qu'il a onze ans et que d'après un test de son quotient intellectuel, il avait connu un résultat de 160...c'est-à-dire un résultat incroyablement élevé, qui avait été selon des spécialistes le degré d'intelligence d'Albert Einstein. Avec des résultats scolaires catastrophiques, il pose problème à tous les enseignants, à tous les adultes qui travaillent dans le collège et à tous ses camarades de classe. Albert est pratiquement tout le temps dans la parole, pouvant dire des choses en lien direct ou parfois en pleine contradiction. Au bout de cinq à dix minutes, dans chaque cours, il ne peut s'empêcher de reprendre sa parole. Il s'adresse à ses camarades dans un premier temps, puis ensuite il se dirige vers l'enseignant. Conséquence régulière, il est exclu et finit sa journée avec des surveillants. Parfois également, Albert reste auprès d'une conseillère d'éducation ou du chef de l'établissement. Des longues discussions ont lieu qui permettent à certaines personnes de comprendre qu'il fonctionne intellectuellement d'une manière très différente. Il semble s'intéresser à tout, avec la condition de passer assez rapidement à un autre sujet. Il ne peut rester bloqué sur un sujet ou une thématique, sa pensée est dans une mouvance permanente. Un regard très direct et profond, des gestes et des mouvements de son visage qui démontrent une dynamique excessive. Quiconque est en face de lui, de tout âge et de toute fonction, il s'y adresse exactement de la même façon. On ne sent pas ce qu'il ressent sauf quand il devient en colère en constatant qu'on ne comprend pas ce qu'il dit et qu'on cherche à le mettre en situation d'écoute. Des crises de colère surprenantes où il redevient un petit enfant, se jette par terre, il se met à pleurer et à crier.

Surdoué, Albert possède une enveloppe psychique très particulière. Il est incapable de se soumettre à son environnement. S'intéressant à tout, il garde de manière permanente son psychisme et demeure dans une dialectique intellectuelle. La rapidité de sa parole choque toute personne qui le rencontre. Le passage d'un discours à un autre, d'une idée à une autre, rendent susceptibles et inquiètes les personnes qui le croisent. On peut penser qu'il fait aussi peur à certains car ils se sentent mentalement menacés.

« *Caminante no hay camino
Se hace camino al andar
Y al andar se ven las sendas
Que nunca mas se han de volver a pisar* »

« *Marcheur, le chemin n'existe pas
Le chemin se fait en marchant
Et en marchant on voit les routes
Que plus jamais on pourra emprunter* »

Antonio Machado

Un premier constat peut nous faire penser à une sorte d'injustice sociale, on pourrait se demander : comment se fait-il qu'un petit individu très intelligent ne trouve pas sa place ? Cela nous renvoie à devoir tenir compte des critères d'organisation sociale, les fonctionnements généraux, les valeurs dominantes, les modes de pensée, les règles de vie collective, les modalités du présent. La liberté intellectuelle, tout comme la liberté absolue, n'existent pas réellement. Vivre en société implique une connexion et intégration qui nous oblige à accepter les lois et le *modus vivendi*. C'est l'incompatibilité que vit un surdoué avec son environnement, trop d'intelligence l'emmène hors de la réalité. L'histoire de l'humanité est caractérisée par le vécu hors norme de plusieurs personnalités. Certains ont construit des travaux d'une extrême originalité et permis des passages à des nouvelles étapes historiques. On peut aujourd'hui constater plus facilement pourquoi ils ont pu être créateurs et ils ont su donner des nouvelles dynamiques sociétales. Sur le champ politique, un certain Karl Marx fait partie de cet échantillon d'anciens surdoués qui ont marqué l'Histoire. Philosophe, économiste, écrivain, il a développé un travail théorique permettant de comprendre le fonctionnement de la société capitaliste -devenue de nos jours le modèle de société planétaire- et il entama une démarche perspective pour construire un nouveau modèle de société. Il a su expliquer le fondement inégalitaire qui met en contradiction et conflit les classes sociales et les pays. Fort de caractère, théoricien exceptionnel, Marx n'a jamais réussi à avoir un emploi car considéré comme un homme dangereux. Aucune université européenne n'a voulu le recruter malgré le fait que ses responsables savaient qu'il possédait un énorme capital de connaissances et de savoir. Marginalisé et persécuté socialement, il dut s'exiler à plusieurs reprises pour éviter de se retrouver en prison. Père d'une famille nombreuse, il se consacrait le plus souvent à l'écriture et l'engagement politique. Fortement apprécié par son ami et compagnon de pensée Friedrich

Engels, il a eu la chance d'être aidé financièrement par celui-ci afin de pouvoir survivre avec sa famille. Il reste encore aujourd'hui l'un des sujets incarnant ce mode de fonctionnement psychique de surdouance.

Il me semble important pour pouvoir parvenir à analyser l'expérience vécue avec le jeune Albert de développer un minimum de lignes sur mon propre vécu. Pourquoi diable ? Parce que ce que l'on a vécu personnellement a une influence sur ce que l'on vit avec d'autres personnes. *Mutatis mutandis* l'interaction existentielle et/ou professionnelle fait que le présent est rejoint par le passé. Et lorsque l'on a vécu des choses similaires ou comparables, la compréhension de la situation d'une personne que l'on aide ou accompagne est moins difficile à capter. J'émetts d'ailleurs l'hypothèse que la personne en question ressent que vous avez aussi vécu des situations conflictuelles et douloureuses. Cela permet de générer une relation de confiance et conduit autrui à vous raconter nombre de faits, ce qu'il ne fait pas avec d'autres intervenants. Ce que l'on a vécu, je me répète, reste un fondement du fonctionnement au présent. Cela construit la pensée et permet de mieux comprendre ce que l'on vous exprime. Une forme d'empathie relationnelle fait qu'autrui vous perçoit autrement que comme si vous étiez uniquement un professionnel. Sans l'exprimer explicitement, il fera sentir que ce que vous lui renvoyez correspond à un alliage entre un passé et un présent. Je tiens à préciser que ces lignes autobiographiques ne sont pas un simple récit. Il s'agit d'une mémorisation en termes d'analyse et compréhension afin de mieux visualiser son présent. C'est une courte période de toutes mes années d'exil, qui concerne les 4 premières années. On pourra y reconnaître des faits vécus qui expliquent pourquoi je n'éprouve point de difficultés à m'occuper pour aider et accompagner certaines personnes. Quand on est différent soi-même, on peut s'occuper moins difficilement de personnes différentes. Nous repartons temporellement en arrière entre les années 1975 et 1979...

IL ETAIT UNE FOIS LE JEUNE PEDRO...

Le 12 Février 1975, je quittais le Chili. Avec Ketty, ma mère, et Paz, ma sœur, nous allions rejoindre à Paris mon père, qui avait été expulsé par la dictature de Pinochet, le 5 Janvier de la même année, après avoir passé un an et demi dans différents lieux de détention. Ayant échappé de près à la mort, caché dans un quartier populaire de l'agglomération de Concepción, il a connu tous les sévices et tortures infligés par les fascistes du régime militaire aux militants populaires et révolutionnaires.

Le Mardi 11 Septembre 1973, le coup d'état militaire marquerait à jamais mon existence. Fracture de vie, traumatisme historique, à travers lesquels je commençais à découvrir la face sombre de l'humanité. Dès le soir de ce mardi, l'appartement où nous vivions, situé dans la rue Bernardo O'Higgins, allait être inspecté et surveillé par les divers services et organismes de répression du pouvoir fasciste. La nuit du mardi au mercredi, vers deux ou trois heures de la nuit, une patrouille militaire initia la ronde macabre de persécution politique. Réveillé brusquement, je voyais un soldat pointant sa mitraillette sur mon lit et protégeant son officier qui fouillait dans ma chambre, pistolet à la main. D'autres scènes similaires allaient se produire presque quotidiennement, à des moments différents, une compétition dans la chasse aux militants révolutionnaires pour lesquels des récompenses financières étaient offertes. Unités des carabiniers, commandos de la marine, agents de la police politique, tous passaient régulièrement inspecter notre appartement et tenter d'avoir des informations leur permettant de capturer mon père.

Fondateur du Mouvement de la Gauche Révolutionnaire, il faisait partie des militants les plus recherchés dès les premières heures du putsch. S'il avait été pris les premières semaines de la sanglante répression, il n'aurait pas pu survivre. Fort heureusement, il réussit à vivre clandestinement pendant un mois. Caché dans un quartier populaire, il finit par être dénoncé par un habitant pris de peur par les exactions du régime militaire. Puis, ce fut un long calvaire, passant de geôle en geôle, de centre de torture en centre de torture. Au bout de deux mois, nous avons pu lui rendre visite alors qu'il était reclus dans un commissariat. Il était arrivé à la fin de son premier parcours comme prisonnier politique, et les autorités militaires s'appêtaient à l'envoyer avec des centaines d'autres prisonniers tout au long du Chili, vers le camp de concentration de Chacabuco.

Les dix-sept mois vécus sous la dictature restent gravés à jamais dans ma mémoire. Je m'en souviens comme si c'était hier. Plus le temps passe, plus les souvenirs se précisent et mieux je comprends ce qui s'est produit. La douleur revient parfois, heureusement pas le souvenir de la douleur, ce serait insupportable. Des quatre victimes de la barbarie fasciste que nous avons été, mon père et ma sœur ont payé le prix fort. D'une force de caractère rare et d'une intelligence largement au-dessus de la moyenne, mon père a mis un certain nombre d'années à se reconstruire et reprendre une vie normale. Personnalité résiliente sans aucun doute, il a eu la chance d'être entouré et soutenu par des amis, parfois des spécialistes, qui ont su lui redonner confiance en lui-même. Ma sœur, par contre, trop jeune à l'époque des événements, très sensible et émotive, n'a pas réussi à dépasser le drame. Véritablement traumatisée, fragile psychologiquement depuis sa plus petite enfance, Paz a sombré dans la maladie mentale dès son adolescence.

De mon côté, j'eus la chance au moment de ces événements tragiques d'avoir déjà acquis une certaine maturité qui me permettait de comprendre l'enfer qui s'était emparé du Chili. Mes dernières années d'enfance m'avaient fait vivre des situations où s'exprimait le contexte de la radicalisation de la lutte des classes. Scolarisé dans le Lycée Charles de Gaulle de Concepcion, l'un des cinq établissements français de l'Alliance Française existant dans le pays, je côtoyais les filles et fils de familles de la bourgeoisie et classes moyennes aisées de la ville. Depuis la maternelle jusqu'au collège, en passant par le primaire, les petits chiliens que nous étions s'initiaient à l'apprentissage d'une double culture. Cours en français ou en espagnol, selon les matières et selon les années. Enseignants français ou chiliens, rarement franco-chiliens, qui nous faisaient découvrir des savoirs et connaissances tout en insistant sur le bilinguisme et les deux cultures. Mes parents avaient fait le choix de ce lycée privé car conscients de l'état calamiteux des établissements publics. L'inégalité du système éducatif chilien était d'une évidence flagrante. Aussi, les parents les plus soucieux de donner les meilleurs et le plus d'atouts à leurs enfants faisaient le choix des écoles privées.

D'après mes souvenirs – que je n'ai pas voulu vérifier sur le calendrier de l'époque- le 12 février 1975 était un samedi. Depuis plusieurs semaines, avec Ketty et Paz, nous avions quitté Concepción pour habiter Santiago. Depuis déjà plusieurs mois, nous avions aussi quitté l'appartement de la rue O'Higgins et nous habitons dans des pensions (hébergements collectifs, grandes maisons où résidaient des personnes isolées et des étudiants) qui appartenaient à des cousines de mon père. Mathilde et Herminia, nous avaient proposé à tour de rôle de nous

accueillir afin de nous permettre d'avoir une meilleure sécurité. En effet, malgré le fait que mon père était prisonnier, notre appartement continuait d'être surveillé et des agents de la police politique ou de services de renseignements venaient régulièrement nous interroger. Ils savaient ou présumaient que des camarades restés dans la clandestinité prenaient parfois contact pour prendre des nouvelles de mon père ou, au contraire, pour nous donner des nouvelles afin de pouvoir lui transmettre. La chasse aux militants restés au Chili pour résister à la dictature était féroce et très bien organisée. L'une des premières cibles de Pinochet et ses complices consistait à exterminer les camarades du Mouvement de la Gauche Révolutionnaire (M.I.R.). Organisation révolutionnaire née l'année 1965, le MIR avait adopté une posture politique critique à l'égard du gouvernement de l'Unité Populaire de Salvador Allende. Parce qu'ayant développé une stratégie d'accumulation de forces sociales sur le champ de la lutte des classes et pas sur celui de l'électoratisme, le MIR avait réalisé pendant la période 1965-70 des actions d'éclat (occupations de latifundia, récupération de terres pour les Mapuches, construction de poblaciones pour les sans-logis, attaques de banques et expropriation directe des capitalistes), et cela lui avait valu de la part du gouvernement d'Eduardo Frei sa mise hors-la-loi. Comme les actions du MIR les plus exposées et dangereuses étaient menées exclusivement par les membres de sa direction (la Commission Politique principalement), plusieurs d'entre eux avaient dû passer à la clandestinité et étaient recherchés par la police. Cette expérience permettrait d'ailleurs à certains de survivre au Coup d'État de 1973. Dès l'élection d'Allende, au mois de Septembre 1970, les camarades du MIR (dont mon père, devenu « l'avocat des militants et révolutionnaires ») entraient en contact avec les responsables de l'Unité Populaire afin de négocier une amnistie politique. En échange de l'arrêt des poursuites, le MIR s'engageait à cesser les actions de lutte armée et proposait à Allende de déléguer certains camarades afin d'assurer sa protection. Il était évident qu'Allende deviendrait au lendemain de son élection un ennemi à abattre pour les classes dominantes chiliennes et leur grand allié, les États-Unis. C'est ainsi que naissait le G.A.P. (Groupe d'Amis Personnels), cercle de gardes-du-corps du camarade-président, composé d'une vingtaine de personnes (hommes et femmes) qui se sont relayés durant les 3 années qu'aura duré l'expérience révolutionnaire chilienne. Malgré des divergences tactiques, le MIR conserva ce positionnement critique jusqu'au moment du Coup d'État. Les liens avec le P.S. étaient plus qu'étroits puisqu'un des membres de la Commission Politique était un neveu du Président : Andrés Pascal Allende. Il deviendrait d'ailleurs pendant une courte période le leader de la résistance armée à la dictature. Et, lors d'un bref passage à Paris afin de rencontrer François Mitterrand, je ferai partie des camarades attachés à sa

protection puisqu'il faisait partie des cibles du sinistre Plan Condor et qu'il avait déjà échappé à une première tentative d'assassinat au Costa-Rica.

C'était un samedi, le 12 février 1975...Santiago était torride, sa pollution nous faisait tousser lorsque nous marchions vers l'aéroport international Arturo Merino Benitez après être descendus du taxi. Ketty avait eu l'idée de donner une heure plus tardive à toute la famille afin d'éviter un départ dramatique. Je l'avais compris et je faisais semblant de m'étonner de l'absence de tous les Rivera (famille du côté maternel). Pensant tous que nous partirions vers le Canada, finalement les visas français étaient parvenus les premiers. Nous partions avec des pulls, bonnets et gants en grosse laine, tricotés par mes tantes Cristina et Angelica, qui avaient lu qu'à Toronto il faisait un grand froid l'hiver. Des démarches entreprises par des camarades qui avaient réussi à quitter le Chili via les ambassades ou le passage clandestin par l'Argentine, permettaient à celles et ceux qui avaient été arrêtés de bénéficier de la solidarité internationale. A travers le monde entier, l'immense majorité des pays avaient condamné le putsch militaire et offraient leur pays comme terre d'accueil pour les exilés.

Dès mon arrivée à Paris, je sentais une atmosphère curieuse. Les premiers regards et échanges me faisaient comprendre que j'étais très différent des personnes que je rencontrais. Beaucoup étaient surpris d'apprendre que la connaissance de la langue m'appartenait d'emblée. J'entendais et je comprenais tout, cependant j'osais parler à peine. Je découvrais et je comparais ce pays de France, dont j'avais intégré nombre de définitions et représentations. Heureux de commencer une nouvelle vie dans la patrie des Droits de l'Homme, je ne tarderai pas à commencer à encaisser mes premiers coups et vivre mes déceptions initiales. Je constatai assez rapidement une forme de racisme discret et naturel. Un petit étranger venant d'un pays que peu de gens situaient sur une mappemonde ne pouvait avoir qu'une petite intelligence et une petite culture.

Scolarisé au bout d'une semaine, je rentrais en classe de cinquième, en plein milieu du second trimestre. Le Collège Jean Macé, situé dans un quartier populaire de la ville de Fontenay/sous/Bois, fut mon premier lieu de contact social avec des adolescents de mon âge. Le décalage et la différence se firent sentir au premier jour. J'avais l'impression d'être avec des enfants. Nos mentalités respectives et rapport à la vie et au monde n'avaient rien de commun. Sylvain et Pascal, délégués de classe, sollicités par le directeur du collège pour être mes tuteurs, se limitèrent à me montrer où se situait la cantine et puis...à me saluer rapidement les jours

suivants. Le reste des collégiens restaient distants et discrets, je fis de même, en miroir. J'eus la chance pour passer le temps du midi de découvrir un club d'échecs où j'irai m'installer tous les jours après le repas. D'ailleurs, je participerai à la fin de l'année au tournoi du collège. Finaliste, je battrais le représentant des 3ème, au grand étonnement de mon professeur de mathématique - et animateur du club d'échecs- qui ne comprenait pas que je puisse être un bon joueur d'échecs et un mauvais élève en mathématique. Je lui expliquerai un jour que j'aimais jouer aux échecs depuis l'âge de huit ou neuf ans, mais que par contre je détestai les mathématiques car trop abstraites et éloignées du réel. Dans toute ma scolarité, je n'avais connu qu'une ou deux années où j'avais eu d'excellents résultats en cette matière. L'année pendant laquelle mon père était au camp de concentration de Chacabuco, l'un des cadeaux que j'avais imaginé pour lui avait été celui de figurer sur le tableau des meilleurs élèves du Lycée Charles de Gaulle. On appelait cela le tableau d'honneur. Un à trois élèves par niveau de classe y figuraient tous les ans.

Le Foyer du Révérend-Père Lucien Aubry était une immense demeure bourgeoise. Lieu d'accueil pour des réfugiés politiques provenant d'un peu partout, au moment de mon passage nous étions une majorité de latino-américains. L'Amérique du Sud avait commencé à connaître ses premières dictatures militaires (l'Amérique Centrale les vivait déjà depuis le début du 20ème siècle). C'est le Brésil qui avait inauguré le bal mortifère des régimes d'exception, l'année 1964. Comme cela serait le cas pour les autres pays de pratiquement tout le continent, les dictatures fascistes avaient été la riposte de l'impérialisme nord-américain afin de réprimer et contrôler la montée en puissance des mouvements socio-politiques au lendemain du triomphe de la Révolution Cubaine (1959). Depuis que le monde est monde, hier comme aujourd'hui, demain comme après-demain, la longue histoire de l'humanité -tant collective qu'individuelle- s'explique en partie par l'exemplarité et le courage de certaines personnalités qui parviennent à mettre en mouvement un groupe social, puis une société toute entière. Cela entraîne de manière progressive autour d'eux une dynamique d'espoir et de désir de changement. La Révolution Cubaine aura été ce qu'avaient été les révolutions mexicaine (1910) et russe (1917), des ressorts d'humanité et de volonté de changement social exceptionnels. Les États-Unis d'Amérique, pays impérialiste et première économie mondiale pendant tout le 20ème siècle, se devait de maintenir son hégémonie et sa domination sur le reste du monde. Présent partout, l'impérialisme étasunien avait la chance de maintenir sa domination en Europe (acquise au lendemain de la Grande Guerre de 1914-1918) en se servant des régimes totalitaires staliniens qui avaient dénaturé et perverti l'idéal et projet de société communiste. Il continuait à utiliser ses pièces maîtresses

européennes, ses sous-impérialismes, pour ce qui était des continents africain et asiatique. En Amérique Latine, considérée comme sa chasse-gardée, les États-Unis utilisaient directement la violence. Invasions en Amérique Centrale au début du 20ème siècle, puis construction d'une idéologie de domination (l'idéologie de la sécurité nationale) afin de permettre l'éclosion de régimes d'exception (dictatures militaires fascistes) en Amérique du Sud.

Le Mardi 11 Septembre 1973, tout en écoutant à travers la porte de la salle de bains -où mon père se rasait après avoir pris sa douche- les informations de la radio, j'enfilais ma cravate bleue et rouge et je finissais de m'habiller. J'avais onze ans et demi, et je m'intéressais depuis déjà trois ou quatre années aux choses de la politique. De temps à autre, sans véritablement comprendre mais par curiosité, je lisais une ou deux pages de livres dont les étagères de mes parents débordaient. Au Lycée Charles de Gaulle, nous étions en moyenne deux ou trois élèves par classe dont les parents étaient de gauche. Depuis l'élection de Salvador Allende, nous étions devenus les bouc-émissaires et nombre de bagarres à la sortie ou pendant les récréations cachaient un rejet pour des raisons politiques. Avec un cercle d'amis d'enfance, conscients du rapport de forces en notre défaveur, nous avons eu l'idée de trouver une solution. Une à deux fois par semaine, sans en parler à personne, nous allions à des cours de karaté dans une académie proche du lycée. Xavier et moi, nous étions les plus assidus et les plus rapides en termes d'apprentissage. Au terme de plusieurs séances, nous avons acquis les bases qui nous permettraient de faire face à nos agresseurs. Nous avons appris à parer les coups et donner les répliques adéquates, utilisant tout le corps.

Dès mes premiers mois d'exil, dès mon premier exil, j'accompagnais mon père dans ses activités politiques. Avec d'autres réfugiés chiliens, argentins et uruguayens, l'activisme d'exilés consistait à propager partout la dénonciation des régimes fascistes installés dans le cône sud de l'Amérique Latine par les États-Unis. Vers la fin de l'année 1975, une initiative organisationnelle donnait naissance au Comité Latino-Américain (le C.L.A.). Un prêtre catholique décida de prêter un petit local de l'Église Saint-Eustache, située en plein cœur du quartier des Halles à Paris. Des réunions hebdomadaires allaient se dérouler pendant plusieurs années, permettant à différents groupes d'exilés et réfugiés de toute l'Amérique Latine de se réunir afin de poursuivre leurs combats respectifs. L'Amérique du Sud (Chili, Argentine,

Uruguay, Paraguay, Brésil, Colombie, Bolivie, Pérou) fut rejointe par des pays d'Amérique Centrale : El Salvador, Guatemala, Nicaragua. Des rencontres hors du commun, pendant ce premier chapitre d'exil. Femmes et hommes de conviction, pour la plupart ayant connu les geôles et prisons dans leurs pays. Certains allaient et venaient, car faisant partie de réseaux de résistance. Selon chaque contexte national, les formes d'opposition et résistance étaient différentes et adaptées à la situation politique. Les camarades centre-américains, victimes de dictatures bien antérieures aux pays de l'Amérique du Sud, étaient parvenus à une phase dans leur histoire nationale où le peuple avait réussi à développer une lutte armée et avait libéré certains territoires. Des organisations de guérilla dont les plus connues étaient le Front Sandiniste pour la Libération Nationale (F.S.L.N.) pour le Nicaragua, l'Armée Révolutionnaire des Pauvres (E.G.P.) pour le Guatemala et le Front Démocratique et Révolutionnaire (F.D.R.) pour El Salvador.

Afin de permettre aux exilés de se retrouver le plus souvent et de mieux survivre aux aléas de la vie loin de leurs pays, nous organisions tous les samedis une fête traditionnelle. Volontaire, comme à mon habitude, je fis partie de la commission de travail qui préparait les spécialités culinaires et contactait les artistes qui venaient animer la soirée. Dès la fin de mes cours au lycée, je retrouvais les camarades et on commençait à préparer les empanadas. On démarrait la fête vers dix-neuf heures et on finissait la plupart des fois vers minuit. Au cours de toute la soirée, j'assurais la fonction de portier et j'étais aussi chargé de la sécurité. Souvent accompagné d'un camarade qui avait été membre du G.A.P. du président Allende, nous étions parfois obligés de faire partir des personnes qui avaient trop bu ou qui venaient pour semer du conflit. Nous étions également attentifs aux participants car conscients du travail de surveillance sur le monde de l'exil. Des personnalités très connues venaient parfois profitant de leur passage par Paris. Anciens ministres, syndicalistes, militants et dirigeants révolutionnaires, de différents pays d'Amérique Latine. Nous avons eu aussi la chance de rencontrer des artistes exilés connus internationalement. Daniel Viglietti, Los Olimaneros, José Carbajal (El Sabalero), Patricio Manns, Karaxu, Angel Parra, Peralta...autant de figures emblématiques de la culture et du folklore. Solidaires et fraternels, ils nous demandaient seulement de leur donner à manger. L'argent récolté au cours de ces soirées était destiné à aider financièrement les forces de résistance dans plusieurs pays. Pour ce qui est du Chili, cela permettait de soutenir des camarades rentrés clandestinement pour organiser la résistance contre la dictature fasciste. Nous étions dans les années 78-79...

L'année 1979, alors que j'avais dix-sept ans et qu'il me restait encore deux années d'études au lycée, le monde de l'exil m'a fait rencontrer une camarade chilienne dont le mari avait disparu. Victime du Plan Condor, Jorge Fuentes avait été arrêté au Paraguay alors qu'il tentait de rentrer clandestinement au Chili. Le Plan Condor fut une stratégie de répression féroce proposée par Pinochet aux autres dictatures du Cône Sud. Ils mettaient en commun leurs appareils répressifs pour rechercher les opposants et les assassiner. Il s'agissait d'une répression très sélective où les dictatures ciblaient les opposants qu'ils savaient les plus actifs et les plus efficaces. Pinochet et ses complices envoyaient des agents criminels partout (même en Europe et aux États-Unis) afin de commettre les assassinats. Washington et Rome sont les deux cas d'attentat pour bien comprendre ce qu'était le Plan Condor. L'ancien ministre des relations extérieures, Orlando Letelier, fut assassiné à Washington. Un ancien dirigeant démocrate-chrétien, Bernardo Leighton, fut grièvement blessé à Rome...par contre sa femme fut assassinée. D'autres crimes furent commis dans d'autres pays, certains de manière très subtile et perverse (empoisonnements, faux accidents...).

RETOUR AU PRESENT ET AU RECIT...

Ce récit d'autobiographie montre en partie mon fonctionnement psychique qui s'est construit en lien avec des faits vécus qui ne sont pas ordinaires. On peut y reconnaître et comprendre comment survivent la plupart des exilés et réfugiés provenant de contextes sociaux de gravité et de souffrance. Provenir de terres lointaines où les atrocités peuvent être comparées avec des périodes historiques vécues en France et en Europe lors des premières décennies du siècle passé. Cela permet également de comprendre un mode de fonctionnement qui se caractérise par une différence perceptible dans le rapport à la vie. Les survivants se différencient pas mal des vivants. Cela me fait penser à Bruno Bettelheim, psychanalyste d'origine autrichienne qui a choisi de quitter l'Europe après avoir été dans des camps de concentration nazis. Je me souviens notamment de son ouvrage intitulé « Survivre ». Considéré par certains spécialistes comme autodidacte, il a su produire des concepts et pratiques qui s'appuyaient en partie sur ses expériences vécues. Pas mal critiqué aujourd'hui, il a su cependant rendre utile des choses négatives vécues. Je pense aussi au concept théorique connu comme « le complexe d'Ulysse », et qui permet d'étudier et analyser les tourments et bouleversements des exilés. Histoire mythologique racontant les parcours dangereux de ce personnage très particulier. Une intelligence arborescente lui permettant de saisir automatiquement une situation qui le mettait en danger et le faisant réagir dans un bon sens.

*« Heureux qui comme Ulysse
A fait un beau voyage
Heureux qui comme Ulysse
A vu cent paysages
Et puis a retrouvé après
Maintes traversées
Le pays des vertes années*

*Quand on est mieux ici qu'ailleurs
Quand un ami fait le bonheur
Qu'elle est belle la liberté
La liberté. »*

Chanson de Georges Brassens.

Je reviens à nouveau sur la présentation du jeune Albert. Après avoir discuté avec une conseillère pédagogique de son collège, je décide de le rencontrer et de passer une journée avec lui. Les journées précédentes, je prends du temps pour lire et étudier des écrits de spécialistes sur les surdoués. La plupart sont des psychologues ou des psychanalystes, plutôt peu connus étant donné un concept qui demeure encore discuté et dans la recherche. Je me retrouve d'emblée face à une véritable énigme : comment réfléchir face à l'intelligence ?

Il était 9 heures du matin, un jour de la semaine, lorsque j'ai rencontré pour la première fois Albert. Petite taille et mince, avec un regard pointilleux (j'ai pensé à ces regards historiquement connus de personnalités particulières comme Pablo Picasso ou Ernesto Guevara...), il m'a demandé directement comment je m'appelais et qu'allions nous faire pendant la journée. Je lui ai répondu que nous irions d'abord boire un café et un chocolat pour discuter ensemble et pouvoir commencer à faire connaissance. Il me répondit qu'il était d'accord car cela lui permettrait de ne pas rester au collège. Aussi, je l'emmenais dans un café-restaurant d'une grande surface.

« ...Et donc, étant donné ton prénom, tu peux me dire quelle est ton origine, d'où est-ce que tu viens ?

-...Je proviens d'un pays qui s'appelle le Chili...qui se trouve en Amérique du Sud...t'en as entendu parler un peu ?

-...Je connais un peu, je crois, tu me dis si c'est le cas...juste à côté il y a l'Argentine et pas trop loin le Brésil. Et puis, à partir d'ici c'est vachement loin, pour ne pas dire à l'autre bout du monde !

-...Tu as raison, les pays limitrophes...en frontière...sont en effet l'Argentine, le Pérou et la Bolivie. Le Brésil n'est pas très loin, mais il n'est pas à la frontière. En fait, pour que tu le saches, les vraies frontières du Chili ce sont l'Océan Pacifique, le Désert d'Atacama et la Cordillère des Andes.

-...Cela dit Pedro, peux-tu me dire combien d'heures de décalage il y a entre le Chili et la France ? Et puis combien de fuseaux horaires du coup ? Et après peux-tu me raconter comment se passent tes voyages quand tu vas là-bas ? »

Ce premier échange avait à peine duré deux à trois minutes. Albert discutait en s'exprimant assez rapidement. Je constatais qu'il écoutait attentivement et que de chaque prise

de parole que je réalisais il répondait instantanément en posant plus d'une question. Modalité de discussion assez particulière, avec en principe un réel intérêt de connaître la personne qu'il vient de rencontrer. Ses gestes visuels et ses expressions font penser par moments à un adulte. Il utilise des mots et des termes qui démontrent qu'il s'intéresse à beaucoup de choses. Après avoir passé à peu près une heure dans le café-restaurant, j'ai proposé à Albert d'aller visiter une Maison de Quartier située pas loin de son collègue. Je lui ai expliqué qu'un bon nombre d'activités avaient lieu dans ce site et que l'on pourrait y faire ce qu'il voudrait. Je lui ai demandé s'il savait jouer aux échecs afin que nous puissions faire une partie. Il me répondit qu'il avait déjà commencé à apprendre à jouer et qu'il aimait bien. Avant de commencer la partie, je lui ai raconté l'une des histoires concernant l'origine du jeu d'échecs. Cela se serait passé en Inde, il y a plusieurs siècles, où un philosophe avait été incarcéré par un monarque. Commencant à s'ennuyer car rien ne se passait dans son royaume, le roi est allé parler avec le philosophe pour lui demander d'inventer un jeu. Il lui promit que si le jeu lui plaisait, il le ferait libérer. Le philosophe créa le jeu d'échecs où il s'était dit qu'il transmettrait -sans que forcément tous le comprennent- sa vision du pouvoir et des relations humaines. Cela permet de constater que la cible principale est le roi (le chef suprême) et que pour parvenir à le mater un travail considérable réunissant un maximum de pièces est indispensable. On constate aussi une échelle de valeur selon les pièces. Et surtout ce constat des pions, lesquels étant a priori les plus faibles, ils peuvent devenir les plus puissants en traversant tout l'échiquier. Albert a aimé l'histoire que je lui ai raconté. Jouant tous les deux, j'ai pu constater qu'il était déjà parvenu à bien intégrer le fonctionnement. Capable de visualiser toutes les pièces, je constate qu'il parvient déjà à imaginer dans son esprit les possibles mouvements des deux coups à venir. Je lui explique que pour mieux jouer, il faudra aller plus loin dans son imagination. Les bons joueurs étant capables d'aller réfléchir dans les cinq à six coups à venir, sans oublier aucune pièce du jeu. Sans lui en parler, je me disais qu'il me faisait me rappeler du petit roman de Stefan Zweig « Le Joueur d'Échecs », où cet extraordinaire écrivain a décrit le fonctionnement psychique des adversaires. Une partie où se confrontent deux sujets (un champion et un inconnu) met en contradiction réflexive deux formes d'intelligence. Ils ne perçoivent pas du tout de la même manière. Il y en a toujours un qui juge davantage l'autre, parce que pensant d'abord à soi et à ce qu'il veut absolument : gagner et continuer à gagner !

Après le jeu d'échecs, j'ai proposé à Albert de faire une partie de ping-pong. Pas du tout surpris d'avoir perdu sa partie, il accepte de passer au tennis de table. Je me rends compte en

jouant au ping-pong qu'il n'est pas très doué physiquement. Alors qu'il apprécie de jouer, il n'a pas du tout la même dynamique de son psychisme. Il ne parvient pas à renvoyer la balle de manière efficace se limitant uniquement à essayer de rester sur la table. Il ne bouge pas beaucoup, tendant à rester sur une même place et bougeant seulement son bras et sa raquette. Je lui exprime pendant le jeu qu'il faut être plus rapide et aller dans tous les sens pour pouvoir marquer un point. Qu'il faut aussi faire rouler la balle en utilisant la raquette de manière subtile. Je finis par lui expliquer qu'on peut donner à la balle un circuit hyper déstabilisant pour mettre en difficulté l'adversaire. Albert finit par me faire comprendre qu'il se fâche un peu et qu'il n'a plus envie de continuer. Il s'aperçoit qu'il a du mal à faire du sport étant le plus souvent dans sa réflexion. J'en profite pour lui expliquer qu'il est important de bien faire travailler son corps et ses réflexes. *Mens sana in corpore sano*, comme disaient les latins...

Last but not least, je décide d'emmener Albert manger dans un restaurant associatif. Il s'agit de « L'Écume du Jour », lieu original où se déroulent de nombreuses activités culturelles. Expositions de peinture, réseau d'échanges de savoirs, concerts, présentation de livres, soirées thématiques, cercle philosophique, jeux de société, jardinage...autant de moments de rencontres ouvertes à tous. La cuisinière du temps de midi est une réfugiée provenant d'un pays d'Afrique du Nord qui fait goûter des plats excellents, dont certaines spécialités culinaires. Un lieu vraiment unique qui d'ailleurs a pu déjà être présenté par radio France-Inter et le journal Le Monde. Un mode relationnel très ouvert où tout le monde se salue et se parle, animé par des personnes appréciables. Je me suis dit que faire connaître cet espace associatif à Albert le ferait bien réagir. Je ne me suis pas trompé, il l'a fortement aimé. « L'Écume du Jour » a été créée l'année 2007, et les personnes qui s'en occupent évoquent un lieu de culture populaire. Content d'être à cet endroit, Albert a pu parler avec la plupart des gens présents. Il leur posait des questions et les écoutait attentivement. Force est de constater qu'il s'intéresse à tout ce qu'il ne connaît pas. Il cherche à découvrir et bien comprendre, montrant un aspect très ouvert et démontrant qu'il saisit rapidement ce qu'on lui présente. On sent son intelligence et son désir d'apprentissage de connaissances. Je me suis dit que cet endroit lui permettrait de vivre des activités sociales et culturelles, sa solitude étant un souci qui finirait par le mettre en souffrance et difficulté.

La question des surdoués me ramène en souvenir un film de science-fiction qui avait connu un beau succès. « E.T. » ou l'Extra-Terrestre peut être considéré comme une métamorphose de la surdouance. Du réalisateur Spielberg, on perçoit dans ce film un petit extra-terrestre qui se retrouve à devoir survivre sur la terre après avoir été laissé par ses compagnons. Hautement intelligent, il a peur d'être pris par des humains dont il se sent menacé. Obligé de se cacher, il parvient à établir une relation avec un adolescent. Une relation empathique devient possible et les deux personnages finissent par se connecter mentalement. Ce que vit l'un loin de l'autre est ressenti par l'autre. Leurs fonctionnements psychiques deviennent reliés et ils ressentent exactement les mêmes choses. Transfert et contre-transfert peuvent être facilement observés sur différentes scènes. Vers la fin du film, l'extra-terrestre sombre dans la dépression car il ne parvenait pas à repartir dans sa planète. Il se trouve dans une dynamique mortifère et commence à perdre sa vitalité. Ayant été détecté par les terriens qui le cherchaient, il est pris en charge médicalement et étroitement surveillé. Le petit jeune adolescent capte exactement le même dysfonctionnement psychique et doit être aussi assisté médicalement. Ils se retrouvent tous les deux allongés à côté, dans un état de paralysie et en perte de connaissance. Les médecins qui les surveillent estiment qu'ils sont en train de mourir et les laissent à un moment tous seuls. L'extra-terrestre finit par relancer sa vitalité et il cherche à s'échapper afin de recontacter ses compagnons qui lui annoncent qu'ils viendront le récupérer sur la terre. Le jeune adolescent connaît exactement la même chose et ils finissent par partir ensemble. Finalement, l'extra-terrestre quittera la terre et avant de partir il exprimera au jeune qu'il le gardera toujours dans sa mémoire.

Il est important d'établir un lien intrinsèque entre des traits cognitifs et des caractéristiques psychologiques et affectives. Selon la spécialiste Jeanne Siaud-Facchin, les surdoués auraient un type de structure cérébrale qui serait à l'interface entre les fonctions cognitives et les fonctions affectives. C'est d'ailleurs ce que l'on peut nommer « une pensée en arborescence ». La pensée du surdoué est loin d'être linéaire comme la pensée des gens normaux (qu'on peut appeler les normo-pensants). Le surdoué aurait tendance à se fixer sur un point de départ à partir duquel il va démultiplier des liens. Il part vers des similitudes avec des situations déjà vécues et il déborde largement dans sa pensée. Il n'avance pas forcément plus rapidement dans son psychisme, mais ce qui est sûr c'est qu'il avance très différemment. Du coup, curieusement, il peut parvenir avant en faisant une sorte de court-circuit. Ou alors, au contraire, s'il tente de réfléchir en suivant un chemin normal, il mettra plus longtemps ou il ne parviendra pas. L'un des exemples étant celui des mathématiques qui implique un formalisme de raisonnement avec beaucoup d'exigences. L'originalité et la créativité s'opposent à une pensée formelle. Le fonctionnement de la pensée et de l'intelligence normales cristallise une relation directe et permanente entre les individus. C'est l'intégration et l'appartenance à un groupe particulier (défini par son histoire et sa place dans la globalité sociale) qui définit un mode de fonctionnement similaire où la parole se limite à être un outil de communication pour continuer à maintenir le lien. Similitude et ressemblance font que chaque membre du groupe cherche à y rester le plus longtemps possible. La pensée demeure commune et elle finit par devenir une forme d'intelligence d'habitude. Pratiquement jamais d'inventions ou de créations, la plupart du temps des répétitions incessantes dont on ne modifie que les formes. Chaque membre s'installe dans une permanence de fonctionnement, devenant incapable de contredire ou de proposer des nouveautés. « *L'Homme est un animal extrêmement conservateur* », avait exprimé jadis un certain génie politique qui s'appelait Léon Trotsky.

Lorsque dans un groupe social (une classe, un lieu de travail...) surgit une personne surdouée, des réactions et ressentiments se développent. Parce qu'il fonctionne psychiquement de manière complètement différente, sans le vouloir et sans le penser il introduit du bouleversement dans la structuration mentale du groupe. Son comportement et ses prises de parole réveillent de la confusion car il n'est pas du tout dans la pensée collective construite

depuis un fort moment. Il pose des questionnements et des réflexions qui n'avaient jamais été proposés auparavant. En termes d'image, cela revient à considérer qu'il parle dans une autre langue et qu'il possède une autre culture. Cela entraîne des inquiétudes et des doutes, et il oblige tout le monde à devoir penser autrement. Des réactions négatives surgissent : méfiance, intolérance, refus, antipathie, haine. En termes d'exemples pour comprendre cela il y a eu plusieurs cas dans l'histoire. J'évoque ce qu'a vécu au dix-septième siècle le philosophe Baruch Spinoza alors qu'il vivait à Amsterdam. Faisant partie d'une communauté juive qui avait dû quitter le Portugal à cause de l'Inquisition, son travail de philosophe finit par dépasser ce qu'avaient produit des intellectuels de renommée. Soucieux de construire des liens entre les principales religions, Spinoza avait développé une conception de religion unique afin de la proposer à tout croyant. Se sentant menacés à l'égard de leur vision hégémonique -qui leur permettait d'avoir une bonne place au sein de leur communauté- les traditionalistes et conservateurs de son époque ont décidé de l'exclure de toute communauté. Il fut frappé par un herem (une excommunication) et accusé d'être devenu athée. Du jour au lendemain, Spinoza vécut un contexte dramatique d'expulsion de la vie sociale. Plus personne ne s'adressait à lui et la plupart des habitants d'Amsterdam faisaient semblant de ne plus le reconnaître quand ils le croisaient dans la rue. J'évoque également ce qu'a vécu Christophe Colomb et qui a été littérairement explicité par Stefan Zweig dans son roman « Amerigo ». Sa forte personnalité et ses positionnements en qualité de grand voyageur et découvreur du nouveau monde finirent par avoir des ennemis proches du pouvoir. Afin de le contredire et de l'attaquer, la décision fut prise d'attribuer officiellement la découverte de l'Amérique à Amerigo Vespucci. La propagande anti-Colomb exposa pendant une longue période un mensonge : Christophe Colomb aurait pensé avant de mourir qu'il avait découvert un nouveau chemin vers les Indes. Il me semble intéressant de citer un passage de ce roman, car révélateur de comment se produit une réaction négative face à des personnalités hors du commun.

« Cet unique mérite reste attaché à sa vie, à son nom. Car jamais un acte n'est décisif par lui-même ; ce qui compte, c'est la connaissance de cet acte, et ses conséquences. Celui qui le raconte et l'explique devient souvent plus important pour la postérité que celui qui en est l'auteur et, dans le jeu imprévisible des forces de l'Histoire, la plus légère impulsion peut produire les plus énormes effets. Celui qui attend de l'Histoire qu'elle soit juste exige plus qu'elle n'est d'humeur à donner : il arrive qu'elle attribue l'exploit et l'immortalité à l'homme simple, moyen, et rejette les meilleurs, les plus vaillants et les plus sages, dans les ténèbres de l'anonymat. » (Stefan Zweig, 1941, Amerigo, p.121).

Il me semble important de définir avec de la précision quelles sont les caractéristiques d'un surdoué. Cela nous permet de comprendre encore davantage son fonctionnement psychique et les conséquences que cela entraîne avec son environnement humain. Je vais exposer quantitativement les divers aspects :

- 1) Curiosité et soif d'apprendre, pose beaucoup de questions et il est capable d'acquérir des connaissances par ses propres moyens (autodidacte).
- 2) Perfectionniste : il a un besoin profond de bien faire avec une réelle exactitude.
- 3) Il a peu d'estime en lui-même lorsqu'il rencontre des difficultés.
- 4) Il a peur de lui-même et de comment il est : les conséquences de ses pensées et ses émotions sont débordantes.
- 5) Il a une conscience métacognitive : il sait intégrer et utiliser des concepts, il développe des stratégies pour résoudre ses problèmes.
- 6) Il a un intérêt pour certains sujets qui est excessif, et parfois obsessionnel.
- 7) Il apprend souvent la lecture sans aucune aide et très précocement.
- 8) Il a une hypersensibilité qu'on ne perçoit pas de l'extérieur (dyssynchronie interne).
- 9) Il est altruiste et il ressent le besoin d'aider autrui : ce qui l'emmène souvent vers l'apprentissage de professions dans la médecine, le social et la justice.
- 10) Il est souvent solitaire et tend à souffrir de maladies quand il rencontre des difficultés.
- 11) Il possède un langage complexe qu'il a adopté tout seul.
- 12) Il a un sens très profond de la justice.
- 13) Intolérance à la frustration.
- 14) Il a une énorme capacité d'attention et une maturité intellectuelle qui est supérieure à celle de personnes de son âge.
- 15) Un grand sens de l'humour et une sensibilité de la musique et l'esthétique.
- 16) Une grande capacité de mémorisation.
- 17) Il est capable de faire plusieurs choses à la fois, et de penser à plusieurs choses.
- 18) Il parvient très facilement à justifier ses comportements.
- 19) Il prend très difficilement des décisions car il tient compte des émotions et des sentiments.
- 20) Il a une pensée en arborescence : ses idées développent encore d'autres idées et la pensée demeure en mouvance.
- 21) Il lit beaucoup de choses et aussi des livres ou écritures complexes.

- 22) Il a un grand intérêt pour l'Histoire de l'Humanité et les sciences.
- 23) Il adore les jeux complexes.
- 24) Conscience très mature sur la mort de l'être humain.
- 25) Grand intérêt pour la politique, la philosophie, la métaphysique et la moralité.
- 26) Il a des difficultés à prendre une place dans un groupe de personnes.
- 27) Il préfère se retrouver avec des personnes plus âgées et il discute plus facilement avec elles.

Les traits principaux qui caractérisent un surdoué peuvent être ainsi définis. Cela nous permet de les reconnaître et de comprendre les difficultés à établir une bonne relation. Lorsque son comportement et ses fonctionnements créent des conflits et des rejets, le surdoué peut sombrer dans la dépression, la honte, la culpabilité, la timidité, l'auto-dévalorisation et la procrastination (renvoyer au plus tard ce qu'il doit faire et qu'il ne supporte plus). On peut ainsi constater que finalement, malgré les critères que j'ai exposés, il peut devenir victime de son fonctionnement qui sort de l'ordinaire. Trop d'intelligence finit par lui retomber dessus. Je ne peux m'empêcher de faire une nouvelle fois référence à des personnalités qui me reviennent en mémoire tout en écrivant. Je pense à Blaise Pascal, Jean-Paul Sartre et André Malraux. Trois personnalités qui permettent d'entrevoir un fonctionnement comparable, surtout lors de leurs enfances et adolescences quand on lit leurs biographies. Ils ont vécu des instants ou périodes dramatiques qui auraient pu les détruire psychologiquement. Mort de parents proches, séparation de parents, climat de guerre, conflits avec les enfants de leur âge. Précoces intellectuellement, ils ont commencé à produire des travaux d'écriture très tôt. Et, quand on parcourt leurs ouvrages, des expressions et formulations révèlent comment ils fonctionnent intellectuellement. Leurs engagements politiques démontrent également leur modalité dans leurs contextes sociaux. « *Tout est dans tout et réciproquement* », citation de Pascal qui a été reprise par une multitude d'écrivains après lui. Personne ne le cite d'ailleurs. Je me souviendrai toujours d'une expression de Sartre dans une de ses pièces de théâtre (Huis-Clos) où on peut constater sa relation pas simple avec son entourage : « *l'Enfer c'est les autres* ». Et puis, je retiendrai encore pendant longtemps une conception évoquée dans son bouquin d'autobiographie « *Antimémoires* » par André Malraux : « *Ce qui m'intéresse dans un homme quelconque, c'est la condition humaine ; dans un grand homme, ce sont les moyens et la nature*

de sa grandeur ; dans un saint, le caractère de sa sainteté. Et quelques traits, qui expriment moins un caractère individuel, qu'une relation particulière avec le monde. » (1972, p.22).

Avant de revenir sur un travail de supervision consacré à réfléchir et échanger sur une personnalité surdouée, il me semble fondamentalement important et intéressant de pouvoir reprendre un extrait de l'ouvrage devenu classique de Sigmund Freud, « Malaise dans la Civilisation ». On peut y retrouver une formulation psychanalytique de ce que je viens de développer. Je passerai ensuite à un nouveau chapitre de ma monographie.

*« ...L'analogie existant entre le processus de la civilisation et la voie suivie par le développement individuel peut être poussée beaucoup plus loin, car on est en droit de soutenir que la communauté elle aussi développe un Surmoi dont l'influence préside à l'évolution culturelle. Ce serait là une tâche bien séduisante pour un connaisseur de civilisations que de poursuivre cette analogie jusque dans ses détails. Je me bornerai à souligner ici quelques points frappants. Le Surmoi d'une époque culturelle donnée a une origine semblable à celle du Surmoi de l'individu ; il se fonde sur l'impression laissée après eux par de grands personnages, des conducteurs, des hommes doués d'une force spirituelle dominatrice chez lesquels l'une des aspirations humaines a trouvé son expression la plus forte et la plus pure, et par cela même aussi la plus exclusive. L'analogie en beaucoup de cas va encore plus loin, car ces personnalités ont été de leur vivant -assez souvent, sinon toujours- bafouées par les autres, maltraitées ou même éliminées de façon cruelle. Leur sort est au fond analogue à celui du père primitif qui, longtemps seulement après avoir été brutalement mis à mort, prenait rang de divinité... » (Sigmund Freud, 1929, *Das Unbehagen in der Kultur*, p.102).*

J'ai pu expérimenter une première situation de supervision au cours des premiers jours de formation. Notre principal formateur, ancien éducateur devenu psychanalyste (Joseph Rouzel, pour ne pas le citer...), nous avait exposé et expliqué la méthodologie d'intervention en supervision. C'était la première semaine de formation et nous commençons à peine à nous connaître. Ce vécu d'apprentissage était au démarrage et il était question de construire tous ensemble une instance clinique. Il me semble nécessaire de définir les fonctions des personnes composant le groupe. Deux éducateurs spécialisés, deux chefs de service, quatre psychologues, trois formateurs et un enseignant-chercheur. On peut considérer ce groupe comme étant d'un fort et haut niveau en termes de connaissances, expériences et intelligences. C'est important de comprendre les degrés cognitifs et la composition des individualités dans un cercle de supervision. Il était question que deux membres choisissent d'interpréter deux fonctions pour permettre le fonctionnement de l'instance clinique. Méthode d'intervention en trois temps afin de permettre à tous de prendre la parole et de créer une dynamique psychique de pensée collective. Il fallait un superviseur pour animer le groupe et un raconteur d'histoire (pour exposer le récit d'une expérience professionnelle énigmatique). J'ai pris l'initiative de me proposer afin d'exposer le récit de ce que j'avais vécu avec le jeune surdoué que j'ai nommé Albert. Le premier temps a consisté à ce que je raconte l'histoire vécue. Un deuxième temps a permis à tous de s'exprimer par rapport au récit et laisser des questionnements ouverts. Et pour finir, un inter-échange de tous les membres du groupe (échange à bâtons rompus) a eu lieu, où manifestation des idées et des pensées se développaient et progressaient pendant toute la durée. Le superviseur prenant la parole comme tout autre personne, respectant le niveau de construction collective. Dans les deux premiers temps, il avait animé le groupe permettant de faire circuler la parole.

Pourquoi ai-je choisi ce récit énigmatique afin de le présenter au cours de la séance de supervision ? Je me suis remis à me rappeler des situations professionnelles vécues durant mes expériences du passé. Plusieurs cas étaient possibles car suffisamment complexes et problématiques. Il m'a semblé cependant que je devais choisir un récit en lien direct avec une instance clinique de supervision dans le champ social. Je rajoute également qu'il me fallait réciter un vécu où des traits de ma personnalité occuperaient une place. Et puis, force est de

constater que nous vivons encore aujourd'hui un contexte global qui déconsidère les personnes surdouées. En même temps que je faisais mon récit, je prêtais attention à ce que ressentait les membres du groupe en écoutant. Certains visages montraient un étonnement, d'autres une sensation de surprise associée à du plaisir, et surtout pour tous une réelle concentration et un véritable intérêt. Récit d'une thématique contenant une énigme fondamentale pour tout individu. L'intelligence faisant partie de ce qui caractérise un être humain. Nous ne sommes pas exclusivement des animaux. Partie la plus importante de notre corps, le cerveau, permet à tous de vivre et survivre. Il se développe de manière différente selon chaque sujet. Il se développe avec le temps et son environnement (période historique, contexte social, degré d'humanisation). Depuis fort longtemps, on a pu constater une façon idéologique de déterminer la pensée humaine : selon l'expression, le monde se divise en deux, il y a ceux qui savent réfléchir et ceux qui ne le savent pas.

La supervision amène toutes les personnes composant un groupe à pouvoir prendre la parole. Des mots deviennent des maux et ensuite les maux redeviennent des mots. Développer une dynamique groupale sur une histoire réelle est un excellent principe. Au lieu d'échanger uniquement à partir de la théorie ou de concepts abstraits de fonctionnement institutionnel, se pencher sur un fait qu'a vécu le narrateur de l'instance clinique forge une parole collective où chacun se sent proche de l'histoire. On commence par ressentir que cela aurait pu être aussi vécu, ou alors que cela avait été vécu mais qu'on avait manqué de s'interroger davantage. Il arrive parfois que les travailleurs sociaux vivent des situations semblables mais il ne se passe pas toujours les mêmes choses. Une fois mon récit terminé d'être présenté (d'une durée d'un bon quart d'heure), le superviseur a demandé à chaque membre du groupe de prendre la parole et d'exprimer ce qu'il avait remarqué au cours du récit. Pour commencer, ce qui m'a le plus reposé question cela a été un constat d'une relation forte entre moi-même et le jeune surdoué. Une confiance et un désir de s'accompagner mutuellement pour surtout faire connaissance et se comprendre. J'ai pu également constater que certains intervenants ont choisi de s'exprimer sur l'un ou l'autre, développant des hypothèses sur des fonctionnements psychiques de l'un vers l'autre. Il restait surtout important de chercher à réfléchir sur ce qui a permis l'établissement d'une relation positive. Il était question de saisir que dans la communication avec un jeune surdoué, celui-ci devait ressentir du positif et sentir une reconnaissance de sa différence bien au contraire de ce qu'il vit quotidiennement. Une alliance inconsciente, un transfert devait avoir lieu en l'écoutant et l'observant avec attention et lui faisant sentir un intérêt lors de ses prises de

parole. Je me permets d'émettre une hypothèse permettant de capter pourquoi cela peut favoriser le lien. Je fait référence à l'âge, et je constate qu'il est mieux préférable de se mettre en contact avec une personne qui a davantage vécu (caractéristique n°27 du surdoué). Cela me ramène dans mes souvenirs une expression populaire chilienne que je traduis directement : « *pourquoi le diable sait-il autant ? Non pas parce qu'il est diable, mais parce qu'il est vieux !* ».

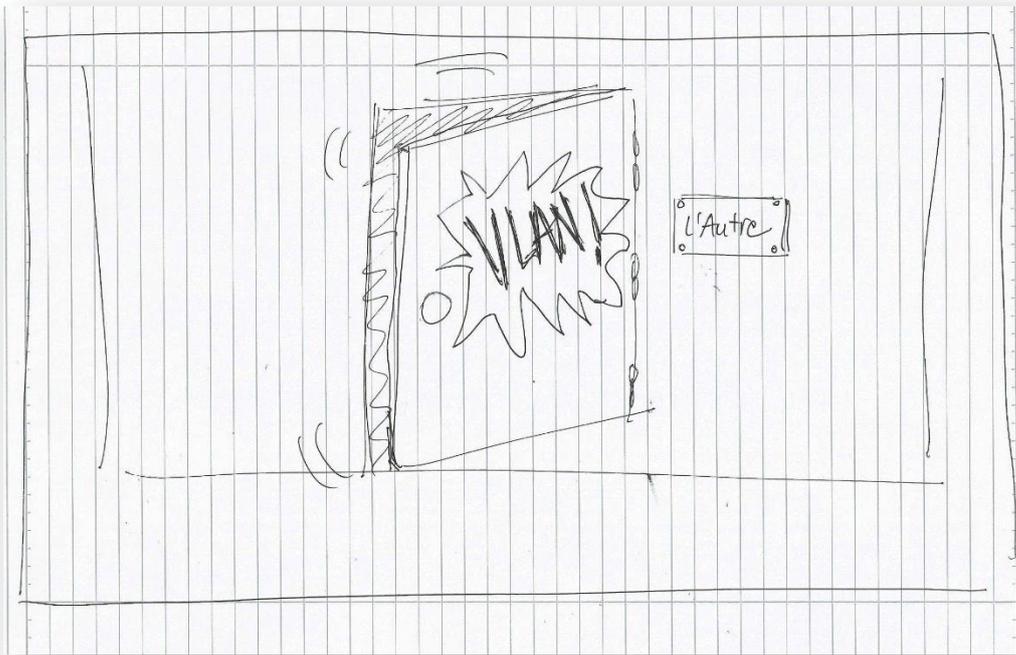
L'être-superviseur mérite de pouvoir développer son profil. Il est clair qu'il ne peut exister une définition stricte en fonction de laquelle nous serions amenés à le réaliser. Chacun a sa propre personnalité et un fonctionnement permettant de se faire comprendre. Cela étant dit, j'ai pu constater que ce que nous avons expérimenté durant la première semaine de formation (la mise en scène et mise en situation de la part de notre principal formateur) nous a permis de saisir que l'objectif principal d'une supervision consiste à donner la parole à tous et de les pousser à réfléchir ensemble. Cela de manière à chercher et trouver des réponses à des problématiques insérées dans le travail social. Il s'agit de quitter une sorte d'enfermement intra-institutionnel où nos modes de pensée et d'action ont tendance à définir des interventions qui connaissent des limites. Institutionnellement, il y a une grande carence dans l'aide et l'accompagnement social. Il nous est imposé de ne pas tenir compte que chaque individu possède une histoire et un psychisme particulier. Du coup, nombre de propositions et encouragements tendent à se ressembler et se répéter. L'être humain n'est pas un robot, sa singularité exige que nous restions ouverts lors des rencontres. Comprendre exige que nous soyons capables d'écouter les prises de paroles et de retransmettre ce qu'elles nous font penser et ressentir. On vit l'articulation des espaces psychiques individuels et des espaces intersubjectifs, communs et partagés.

Le superviseur peut être considéré comme un acteur de théâtre dont la fonction permettra de développer une dynamique dans le groupe où il intervient. Je me souviens encore de la façon dont les acteurs théâtraux de la Grèce Antique intervenaient. En jouant une scène, ils avaient comme obligation de visualiser et sentir leur public, ce qui leur permettait de savoir s'ils ne devaient pas modifier leur forme de représentation. Je pense aussi à la maïeutique du philosophe Socrate, qui consistait à pousser les personnes à abandonner l'ignorance et entamer une profonde réflexion. Il semble pertinent de signaler que le superviseur n'est pas un génie à ne faire que se faire écouter. Cela me rappelle le cas des deux psychanalystes qui intervenaient médiocrement (pour ne pas dire ridiculement), l'un en écouteur et l'autre en conférencier. Bien

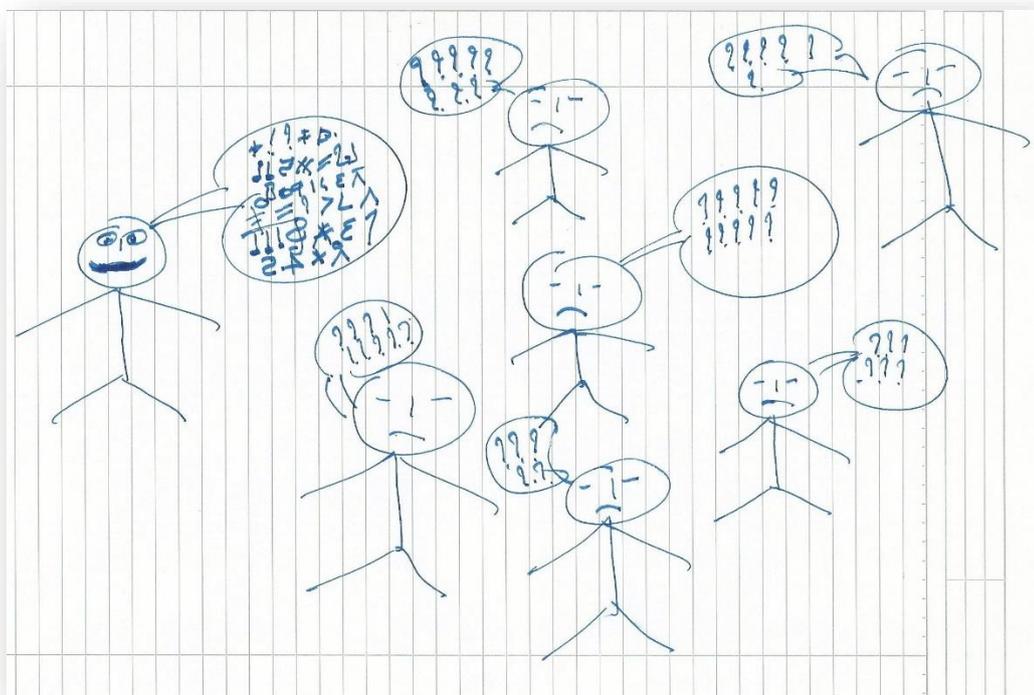
au contraire, un bon acteur est capable de faire jouer tout le monde. J'évoque donc un rôle qu'il faudra adopter selon la composition du groupe dans lequel on intervient. Selon les institutions, selon les professionnels, les modalités et les sens de prises de paroles diffèrent. Il faut par conséquent adapter son profil d'acteur afin de mieux permettre d'engager une dynamique groupale. Comment faire pour que les supervisés soient capables de dépasser leur interprétation renfermée institutionnellement ? En conservant de manière permanente une place d'un passeur, de quelqu'un de l'extérieur mais qui s'intéresse énormément à ce qu'ils font professionnellement. Se renseigner sur chaque institution, son histoire, ses fondements, ses principes et son règlement, ce sont aussi des informations à intégrer pour pouvoir évaluer et prendre conscience des traits de personnalité faisant partie du groupe à superviser. Les observer et écouter attentivement du haut ne signifie pas qu'il y a une relation hiérarchisée. Il s'agit d'une place pour mieux comprendre ce qu'ils expriment en créant un espace dans la relation. Le superviseur n'a pas à monopoliser le langage, et il n'a pas non plus à prétendre conclure chacune des idées et des hypothèses qui surgissent dans le groupe. Il accompagne le détachement des réflexions et il se permet d'ouvrir des nouvelles portes pour la pensée collective. Visiteur et passeur dans plusieurs institutions, antérieurement professionnel dans le champ social, il peut également redonner au groupe des faits d'histoire pour qu'ils puissent comparer avec leur présent. Le langage du superviseur me semble devoir être en complémentarité avec toutes les individualités. Parler d'une manière simple et compréhensible, bien articulée, en introduisant de temps à autre un concept théorique. Si l'un des membres du groupe demande à savoir davantage, il faudra développer davantage ce qui a déjà été évoqué. Lorsque dans un groupe (ce qui est une réalité de tout groupe) une ou deux personnes tentent de monopoliser la parole, le superviseur trouvera les moyens de les pousser à se limiter et accepter de socialiser la prise de parole. La circulation de la parole est capitale pour le bon fonctionnement d'un groupe de supervision.

Après plusieurs mises en situation d'instance clinique où la plupart des membres du groupe en formation ont eu la possibilité de prendre les deux places (le superviseur et le transmetteur d'un récit), nous avons eu l'expérience de construire une autre méthodologie de présentation et transmission d'une histoire. Il a fallu choisir deux récits parmi ceux que l'on avait travaillé ensemble et ensuite construire deux formes de transposition. Le groupe fut divisé en deux, et chaque mini-groupe prit le temps nécessaire pour après présenter leur nouvelle représentation. Le premier récit choisi donna naissance à un conte poétique où chacun a pu reconnaître l'histoire. Le deuxième récit fut celui du jeune surdoué Albert, et le choix du mini-

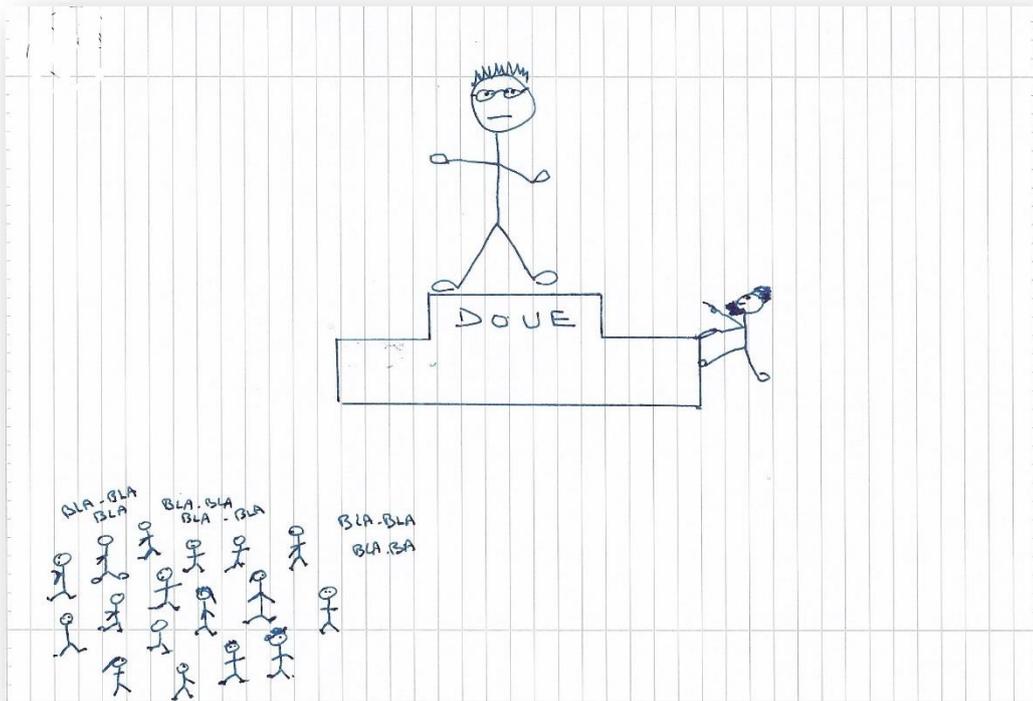
groupe fut celui de construire des dessins afin de transmettre l'histoire. Tout comme le premier récit, nous avons bien compris la présentation de l'histoire. Je me suis permis de conserver les dessins sans savoir à ce moment que j'allais écrire ultérieurement sur le récit du jeune Albert. L'observation et l'étude de chaque dessin permet de comprendre pas mal de choses. Considérant raisonnable de présenter une autre méthodologie, j'ai décidé d'inclure dans la monographie tous les dessins. Ceux qui liront ma monographie auront la possibilité de pouvoir comparer le récit que j'ai exposé et son développement en lien avec l'énigme de l'intelligence. On pourra considérer si le fait d'exposer une histoire uniquement dans l'écriture ou dans le dessin (parmi tant d'autres formulations...) permettent de comprendre et de réfléchir. Les pages qui suivent sont celles des dessins. Ils suivent exactement le même processus du récit verbal et du récit écrit.



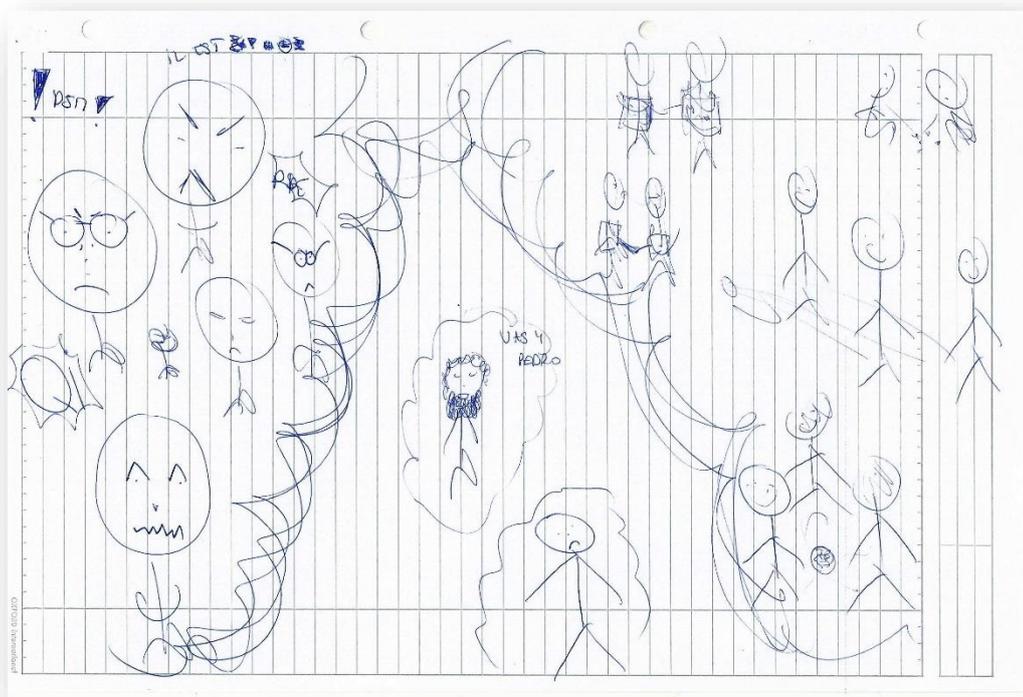
Même en l'ayant pas encore rencontré l'on entend déjà un certain bruit...



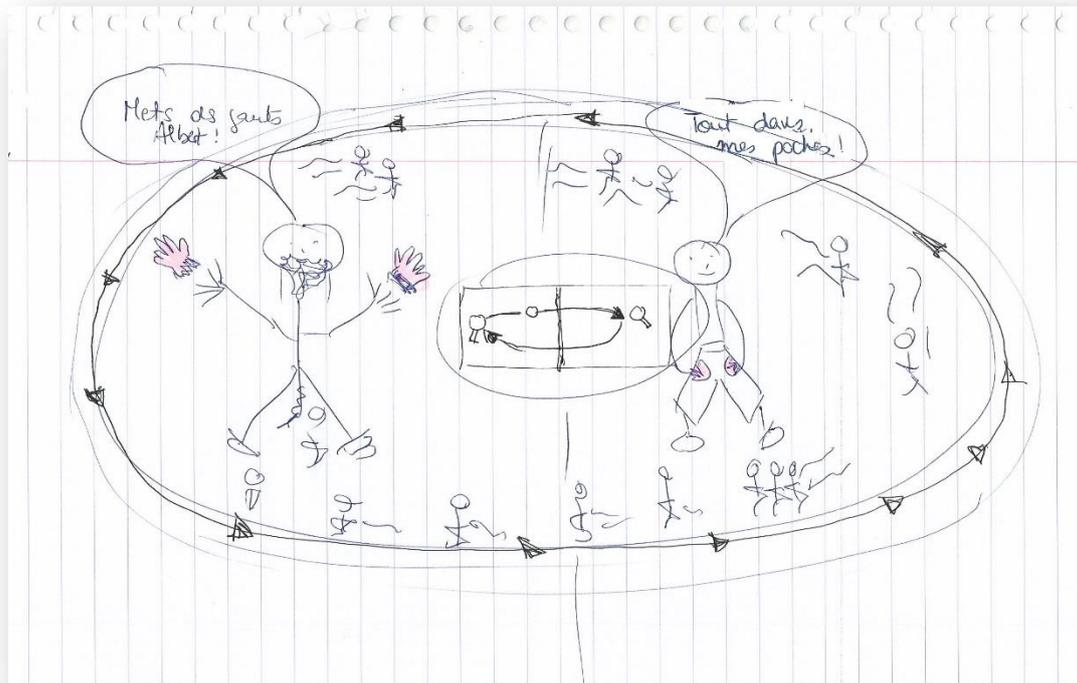
Dès qu'il s'exprime, son langage est différent et il n'est pas compris...



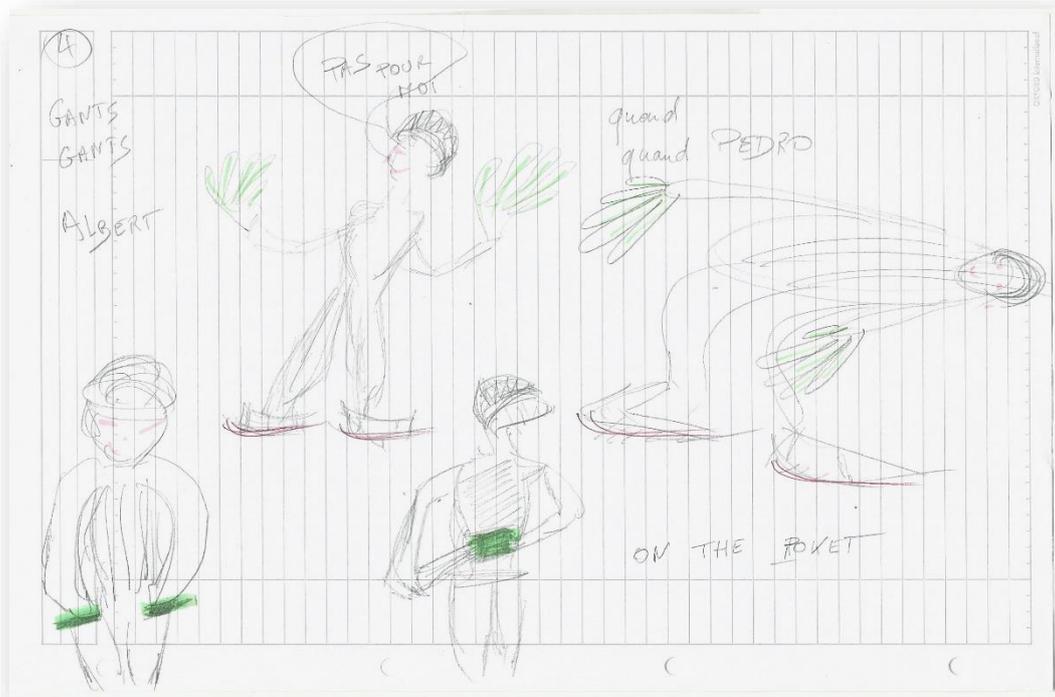
Pour pouvoir aller à sa rencontre, il faut accepter de devoir se rapprocher véritablement...



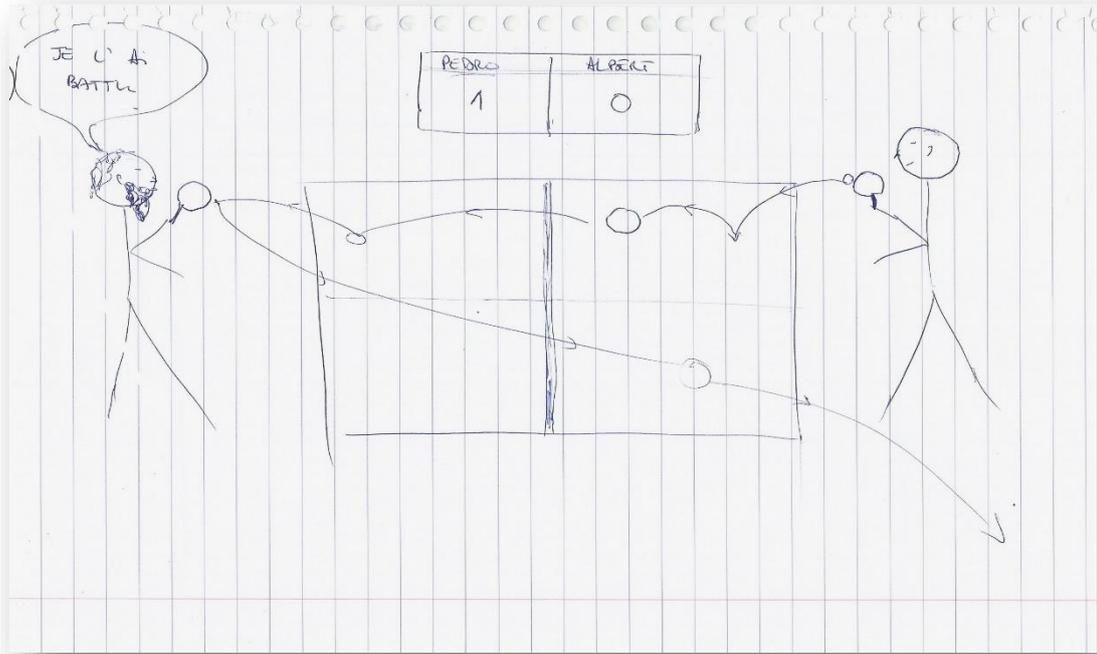
L'intervenant se sentira motivé car sollicité par tous ceux qui le connaissent...



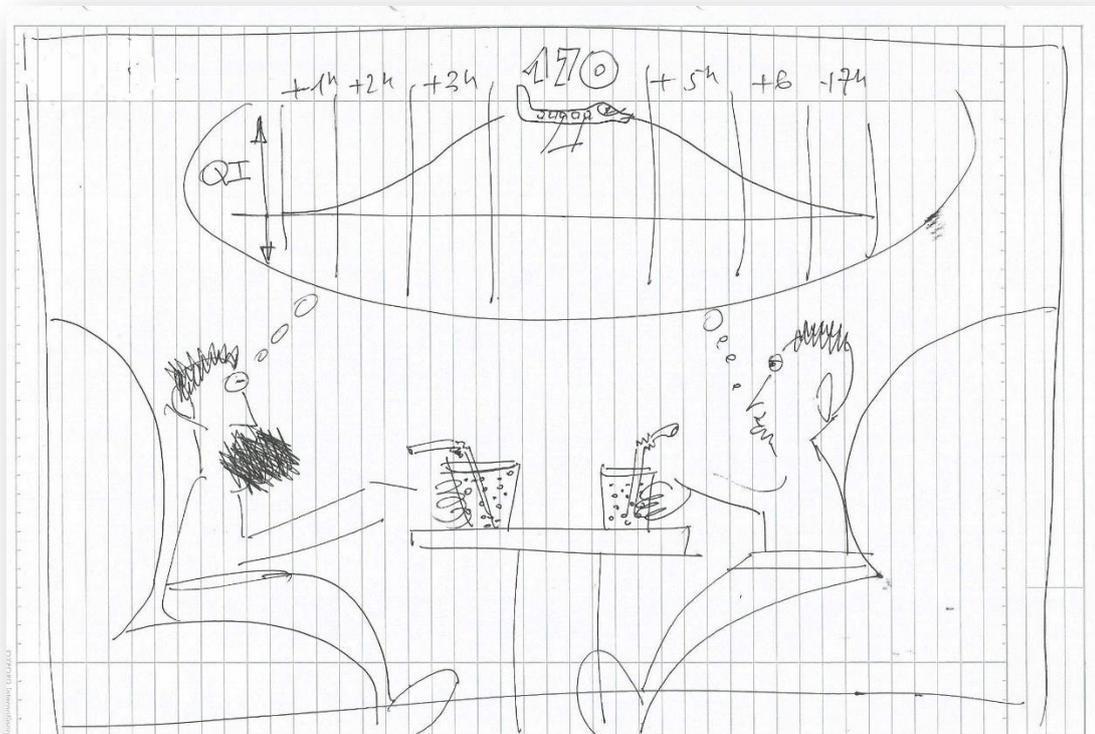
Dès qu'on fera quelque chose, on pourra découvrir qu'il réfléchit et agit comme il veut...



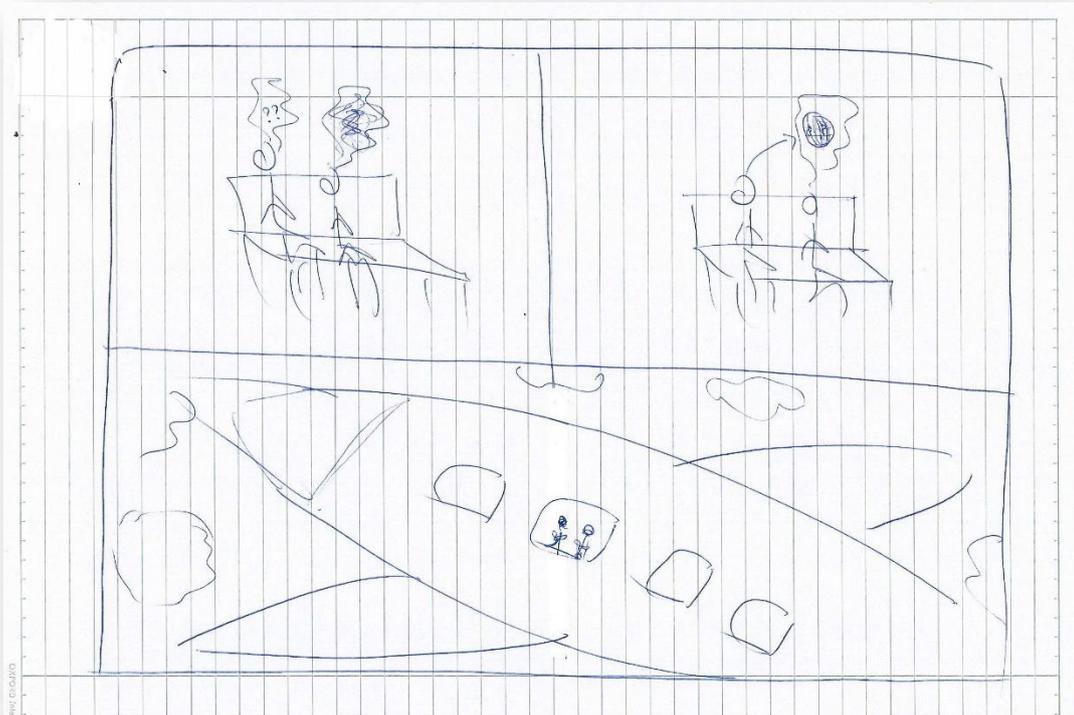
Il sera toujours concentré sur lui-même sans tenir compte des conseils...



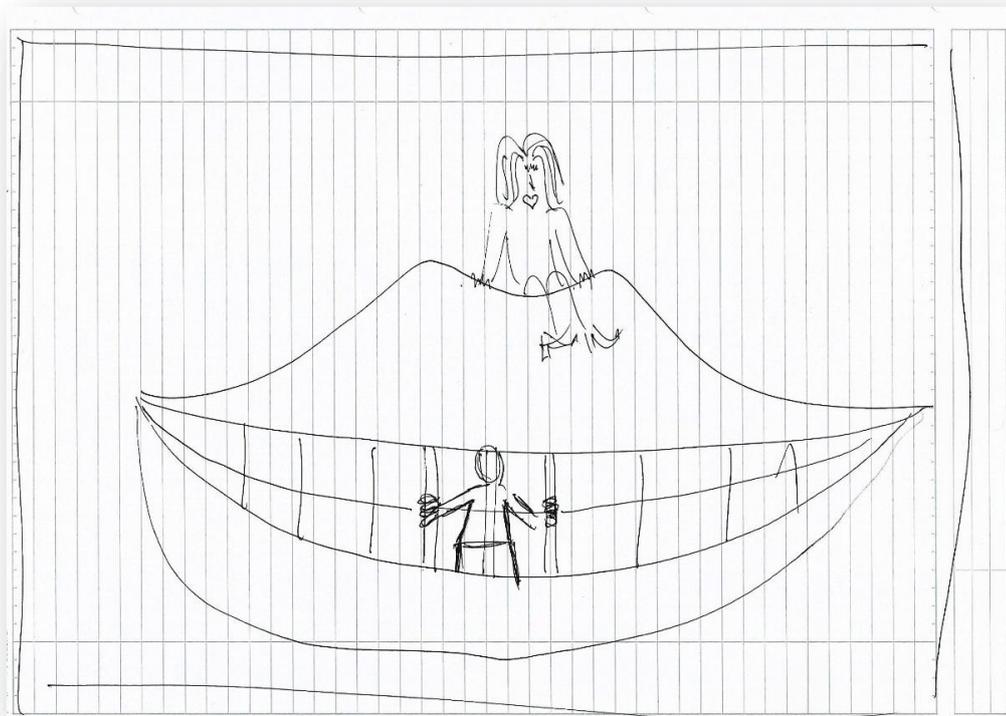
Il vivra douloureusement un résultat négatif...



Il posera des questionnements et renseignements très particuliers...



Il utilisera son imagination en lien à ce qu'il découvre...



Il se rappellera régulièrement que son fonctionnement psychique est un héritage maternel...

ALLONS VERS LA CONCLUSION...

Première fois de ma vie où j'ai dû me lancer dans une forme d'écriture que je n'avais jamais tentée. Je ne savais pas d'ailleurs que cela pouvait se faire de cette façon. Je restais encore dans l'idée que lorsque l'on écrit d'une manière très personnelle, cela fait plutôt penser à un roman. Mes écrits de formation ont toujours été définis par des consignes assez strictes où j'apparaissais beaucoup moins que dans cette monographie. Mon mémoire d'éducateur avait consisté à élucider les difficultés des jeunes à se construire et se développer dans une société dominée par l'esprit de consommation. Mon mémoire d'anthropologie et psychologie était dirigé à expliquer pourquoi la violence dans la culture latino-américaine, et finalement dans la culture humaine. Ces deux écrits avaient été bien reconnus tout en restant classiques.

Comme il s'est agi cette fois-ci d'écrire dans la supervision, cela devait être indéniablement différent. Il ne suffit pas de raconter quelque chose en donnant des exemples et des idées. Il faut bien tenter d'expliquer pourquoi on fait un choix quelconque. Il n'y a pas de hasard, le vécu de chacun d'entre nous influe sur tout ce que nous continuons à vivre. Les véritables rencontres ne sont pas magiques, elles correspondent à un renouvellement ou une répétition *sui generis* de quelque chose qui a déjà été vécu. Nous savons par ailleurs que nous vivons une époque où les modes de pensée et de créativité se retrouvent fortement limités et contrôlés. L'imagination et l'intelligence perdent de la force, ce qui entraîne de la souffrance et de la soumission. Cela me rappelle la formulation du philosophe espagnol José Ortega y Gasset : « *je suis moi et mes circonstances* ».

Le travail de supervision permet justement de redonner de la vitalité subjective, imaginative, créative, sensitive et positive. On ne se limite plus à devoir cataloguer et définir des actes, des situations et des individus de manière systématique et permanente. Au contraire, on ouvre toutes les portes et les fenêtres afin de bien respirer et pouvoir sentir l'atmosphère. Limiter sa pensée dans le cadre d'une institution est une forme d'enfermement. Et lorsqu'on est enfermé et qu'on redit sans cesse toujours les mêmes propos cela finit par produire des lassitudes et des conflits. Trouver du sens dans ce que l'on fait implique continuer à approfondir sa réflexion et être en capacité de continuer à échanger avec d'autres personnes. Chacun pour soi,

chacun a raison, chacun veut ceci, chacun veut cela, autant de comportements et attitudes qui finissent par mettre en échec et parfois par détruire des institutions. Ne pas confondre avec des attitudes inter-subjectives où chacun existe mais en tenant compte des autres et en prenant des décisions avec les autres.

C'est le travail du superviseur qui consiste justement à introduire dans une institution une dynamique constructive. Parce qu'intervenant de l'extérieur, il sera capable de sentir et comprendre comment fonctionne l'institution. Possédant une fonction très particulière, le superviseur aura à intervenir avec de l'autorité au sein du groupe. Autorité dans le sens étymologique ce qui nous ramène vers des temps anciens où l'auteur d'une action devait être authentique. Comme un véritable acteur parmi ceux qui entendent ce qu'il propose et crée du lien avec tous. Donner la parole et la faire circuler afin de construire collectivement une pensée. Aider à abandonner des critères qui rendaient négatives des situations vécues dans l'institution. Reprendre le sens du travail social, dont le choix de chacun était en lien avec des principes et une éthique personnelle. Parler, réfléchir, échanger, imaginer, créer, autant de termes verbaux qui font d'une supervision un temps et un espace qui permettent de continuer à travailler dans une institution.

Pour construire sa propre posture, je reste convaincu qu'il est nécessaire de tenir compte de son passé professionnel et des expériences qui nous ont permis de construire un mode de pensée et de parole. On ne peut inventer la façon d'intervenir, il faut la préparer et l'adapter en fonction de la composition du groupe. Pour conclure ma monographie, je ne peux m'empêcher de citer un passage écrit par Joseph Rouzel (« La Supervision d'équipes en travail social ») : « *Le superviseur est un « tire-bouchon », sans cesse il réouvre ce que la pente institutionnelle tend à clore : le questionnement, les énigmes de la clinique, les embrouilles de vivre et travailler ensemble, l'inquiétante étrangeté, l'intranquillité...* » (p.162).

BIBLIOGRAPHIE-FILMOGRAPHIE

- Descartes, R. (1637) *Discours de la méthode*. P.U.F.
- Freud S. (1929) *Malaise dans la civilisation*. P.U.F.
- Malraux A. (1967) *Antimémoires*. Folio
- Prévert J. (1946) *Paroles*. Folio
- Rouzel J. (2015) *La supervision d'équipes en travail social*. Dunod
- Sartre J.P. (1944) *Huis-Clos*. Folio
- Siaud-Facchin (2002) *L'Enfant surdoué, l'aider à grandir, l'aider à réussir*. Edile Jacob
- Tinoco C. (2014) *Intelligents, trop intelligents*. JC Lattès
- Zweig S. (1941) *Amerigo*. Livre de Poche
- Zweig S. (1941) *Le Joueur d'échecs*. Livre de Poche
- *E.T. The Extra-Terrestrial* (1982)
Steven Spielberg
- *Graine de Violence (Blackboard Jungle)* (1955)
Richard Brooks

LE LANGAGE ET LA PENSEE FONT LA SUPERVISION

Résumé :

Mes expériences de travail social représentent aujourd'hui un certain nombre d'années. L'exercice de différentes fonctions m'a permis d'enrichir ma connaissance de différents secteurs sociaux. L'empirisme permet de développer ce qu'on pense et de remplir sa mémoire qui pourra servir plus tard...

Le jeune surdoué Albert a produit un effet qui m'a ramené vers mon propre vécu : nous avons connu tous les deux du rejet de l'Autre parce que nous étions différents. C'est par ce transfert qu'un lien s'est établi entre nous permettant de communiquer en profondeur.

La supervision en formation m'a fait présenter le vécu avec Albert. Exposé au cours d'une instance clinique, j'ai pu constater l'écoute et la participation positive des membres du groupe. Leurs regards et leurs interventions m'a permis un éclairage supplémentaire sur cette relation.

Mots-clés :

Supervision, surdoué, transfert/contre-transfert, empirisme, différence